

MAKEDA

REINE DE SABA

CHRONIQUE ÉTHIOPIENNE

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU « GHEEZ » EN FRANÇAIS, D'APRÈS UN MANUSCRIT

APPARTENANT A LEURS MAJESTÉS LES NÉGUS D'ÉTHIOPIE

PAR

HUGUES LE ROUX



PARIS

GOUPIL & C^{IE}

ÉDITEURS-IMPRIMEURS

MANZI, JOYANT & C^{IE}, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSIONS

24, BOULEVARD DES CAPUCINES, 24

1914

MAKEDA

REINE DE SABA

CHRONIQUE ÉTHIOPIENNE

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU « GHEEZ » EN FRANÇAIS, D'APRÈS UN MANUSCRIT

APPARTENANT A LEURS MAJESTÉS LES NÉGUS D'ÉTHIOPIE

PAR

HUGUES LE ROUX



PARIS

GOUPIL & C^{IE}

ÉDITEURS-IMPRIMEURS

MANZI, JOYANT & C^{IE}, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSIONS

24, BOULEVARD DES CAPUCINES, 24

1914

MAKEDA

REINE DE SABA

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CE LIVRE

MAKEDA, REINE DE SABA

CENT EXEMPLAIRES

Sur papier de Hollande
à la forme de Van Gelder Zonen

NUMÉROTÉS À LA PRESSE

DE 1 À 100



PRÉFACE



Il suffit de vivre la durée d'une existence très moyenne pour assister à la correction des partis pris dont on a souffert, ou triomphé, soi-même, avec excès. C'est ainsi que la génération qui, aux environs de 1870, fréquenta les Universités, a vu s'effondrer, et puis ressusciter la Tradition que l'Histoire, dite « scientifique », avait cru mettre au tombeau. Lorsque les exploiters d'or sentent que la richesse du filon vient à manquer sous leurs pics, ils ne jettent plus, comme autrefois, le manche après

la cognée. Ils recueillent les terres remuées, les précieuses poussières tombées au cours du travail. Ils les tamisent, ils les « traitent ». De ces rebuts, ils tirent, souvent, plus de profit que de l'exploitation capricieuse de la veine. De même les érudits contemporains n'accordent plus une confiance exclusive aux documents écrits, sous prétexte que ce sont là des faits dont on peut établir la date, scruter la forme et la matière. Ils n'écartent plus la Tradition avec un dédain systématique, parce qu'elle vit d'une existence impalpable, dans des chansons, des récits, des poèmes, sur les lèvres des hommes. Cette disposition nouvelle sera-t-elle favorable à Makeda, Reine de Saba, qui vint d'Éthiopie à Jérusalem pour contempler Salomon, en concevoir un fils, rapporter à ses peuples une Religion et un Roi ? Je le souhaite. En effet, j'ai assez vécu dans l'intimité de cette Souveraine, pour me joindre à ceux qui croient qu'elle ne fut ni un mythe politique, ni une fiction de poète, mais une femme, noble entre les femmes, qui, lorsqu'elle jugeait la passion qu'elle avait nourrie pour la Sagesse, gardait le droit de se rendre à elle-même ce témoignage : « Je me suis fatiguée à La suivre, et je ne suis pas tombée. Je suis tombée pour l'amour d'Elle et je ne me suis pas perdue. » Aussi bien, les circonstances qui m'ont mis sur le chemin de la Reine Makeda ont-elles ce caractère d'imprévu dont les romanciers affirment que jaillissent les grandes amours. Lors de mon premier voyage en Éthiopie, en 1901, j'avais été

chargé par le Négus Menilek II de rapporter en France une lettre que je devais présenter, de sa part, à M. le Président de la République, aux Ministres des Affaires Étrangères, des Colonies et de la Marine. Ce document portait en tête le sceau du Négus avec cette devise : « Il a vaincu le Lion de la Tribu de Juda, Menilek, Élu du Seigneur, Roi des Rois d'Éthiopie. »

Suivait ce texte :

« À tous ceux qui liront la présente, Salut.

« Avec mon autorisation et mon appui, M. Hugues Le Roux est allé jusqu'au Ouallaga. Il a exploré la région où se réunissent la Didessa et le Nil Abbay. Le point de jonction de ces deux rivières n'avait encore été visité par aucun Européen. Aussi je témoigne par la présente le désir que, pour honorer notre Illustre et Grand Ami, M. Loubet, Président de la République Française, la montagne qui s'élève entre les rivières Didessa et Angueur, porte désormais le nom de Loubet. En outre la montagne qui sépare l'Abbay de la Didessa le nom de S.M. l'impératrice Taïtou. Enfin, les montagnes qui sont à droite et à gauche de l'Abbay porteront les noms de Ilg, Chefneux, Hugues Le Roux, Soucy. Je remets la présente lettre à M. Hugues Le Roux comme un témoignage de mon amitié et de la grande satisfaction que m'ont donnée son voyage et son heureux retour.

« Écrit à Addis-Alem, le 9 mai de l'an de grâce 1890. »

(Correspondant à l'année 1893, nouveau style).

Lorsque, en 1904, le Négus me rappela à Addis-Ababâ, M. Loubet, Président de la République, voulut bien me charger, à son tour, d'une lettre pour Menilek. Il y exprimait ses remerciements, avec les sentiments d'amitié de la France pour l'Éthiopie et pour son Souverain. Il est d'usage, en pareil cas, que le Négus envoie au-devant du voyageur une escorte qui abaisse les difficultés de la route. Menilek, pour qui j'avais dressé, du côté de l'Ouest, une carte des confins contestés de son Empire, savait que je n'avais pas besoin de cette assistance. Il remplaça l'officier de service par un lettré de haute culture qui, après m'avoir servi d'interprète, devint mon ami.

J'ai connu dans Haïlé-Mariam un type excellent de ce personnage moyenâgeux que, jadis, par opposition à l'homme d'armes, l'on aurait nommé un « clerc ». Fils d'un prêtre qui, lui-même, était fort instruit, ce Tigréen possédait une connaissance profonde de la langue gheez. Il avait une teinture d'hébreu, d'italien, de grec moderne, et de français. J'entrepris de le perfectionner dans cette dernière langue. Ses progrès furent si rapides qu'entre deux textes il en vint assez vite à distinguer une page qui était d'un maître. Faut-il dire que nous n'usions ni de grammaire ni de lexiques ? Je lui donnais mes leçons tandis qu'il chevauchait à mes côtés à travers le Désert Dankali.

Naturellement nous faisons, dans ces causeries, une place aux chefs-d'œuvre de la littérature éthiopienne.

Haïlé-Mariam m'en vantait les beautés. Il parlait avec une tendresse particulière d'un fragment de cette chronique qu'on nomme « La Gloire des Rois », qui part de la Création du Monde, et que des scribes, nos contemporains, tiennent au courant des desseins et des gestes du Négus vivant. Il s'agissait de pages dans lesquelles des historiens, qui n'ont point laissé leurs noms, ont conté la visite que la Reine d'Éthiopie Makeda fit au Roi Salomon, au temps où il construisait le Temple, et les événements merveilleux qui suivirent cette conjonction de Souverains.

Haïlé-Mariam s'étonnait douloureusement que nos savants européens se soient mis d'accord pour traiter de fable une aventure que lui et son peuple considèrent comme la source de leur vie spirituelle.

— Connaissez-vous, s'écriait-il, en hébreu, en grec, en latin, ou dans l'une quelconque des langues parlées en Europe, une traduction exacte et complète du monument littéraire dont je vous parle? Vous écartez notre témoignage sur des récits de seconde main qui vous ont été apportés par nos contradicteurs et par nos adversaires. Quand nous traitera-t-on avec plus de justice? Quand prendra-t-on la peine de vérifier nos preuves avant de nous qualifier de dupes ou d'imposteurs?

Je répondis au Tigréen :

— Fournissez-moi un texte qui fasse autorité chez vous. Entreprenez avec moi la traduction d'un tel manuscrit. Je

vous promets que ma bonne volonté ne se lassera point avant la fin de l'entreprise.

À quelques jours de là, Haïlé-Mariam me confia avec beaucoup de mystère qu'il savait où se procurer le texte qui nous donnerait satisfaction.

— C'est, me dit-il, un important fragment d'un manuscrit auquel le clergé éthiopien et nos Négus attribuent une importance unique. Peut-être pourrez-vous atteindre ce document où il se cache, puisque Menilek vous honore de son amitié. En ce qui me concerne, un tel livre est hors de ma portée.

Et Haïlé-Mariam me fit le récit que je résume ici :

On sait qu'en 1868 les Anglais jetèrent sur l'Éthiopie une expédition commandée par Sir Robert Napier. Elle avait pour objectif de châtier des abus de pouvoir commis sur la personne de voyageurs anglais. Le coupable, le Négus Théodoros, fut acculé dans ses derniers retranchements. Au moment où les soldats anglais enfonçaient les portes de la forteresse de Magdala, le Négus qui s'y était réfugié se suicida. Sous l'oreiller du mort, les vainqueurs qui avaient pénétré dans la chambre funèbre trouvèrent un manuscrit. Ils l'emportèrent avec d'autres livres que l'on dirigea sur Londres. Ils allèrent y grossir les trésors du British Museum.

À quelque temps de là le Gouvernement anglais qui voulait récolter de sa victoire des fruits positifs envoya en

Éthiopie une ambassade. Un Amiral était à sa tête. Cet officier supérieur apportait au nouveau Roi des Rois, le Négus Jean, une couronne d'or et des paroles conciliantes.

Haïlé-Mariam n'a oublié aucun des détails de cette entrevue à laquelle son père assista, en sa qualité de prêtre d'une des églises d'Axoum.

Informé de la qualité des cadeaux qu'on lui réservait, le Négus Jean reçut l'Ambassadeur britannique avec sa propre couronne sur la tête. Il considéra avec des sourcils froncés le joyau qu'on lui présentait. Il dit rudement :

— Ai-je deux têtes pour porter deux couronnes ?

Et comme l'Amiral, décontenancé, demandait si c'était là l'unique réponse qu'il aurait charge de rapporter à son Gouvernement, Jean ajouta :

— Dis à ta Reine que sous le chevet de Théodoros ses soldats ont pris le livre auquel les Négus d'Éthiopie tiennent le plus. C'est l'histoire de la Reine de Saba, de Salomon et de leur fils : notre Livre. Je prie Dieu qu'il me revienne.

Le Gouvernement de Sa Gracieuse Majesté avait sûrement le goût de ménager l'humeur éthiopienne, car le vœu du Négus Jean fut exaucé. Le manuscrit sortit du British Museum. Il fut remis à un envoyé spécial qui le rapporta à Axoum.

— L'Empereur Jean, me dit Haïlé-Mariam, était attaché à ce document comme au fétiche même de sa souveraineté. Quand il partit pour combattre les Mahdistes qui commen-

çaient de déborder les frontières de son Royaume, il emporta avec lui le précieux manuscrit. Il l'avait dans sa tente lorsque, aux côtés de Menilek II, alors roi Choa et son vassal, il fut tué à la bataille de Matama.

On le devine Menilek, seul descendant reconnu de la lignée salomonnesque, qui considérait les Théodoros et les Jean comme des usurpateurs, ne s'attarda pas à dresser l'inventaire des papiers du défunt. À toute bride il revient sur l'Éthiopie, afin de se faire couronner Roi des Rois. Ainsi il remettait sur ses pieds la tradition depuis longtemps abattue. Le manuscrit ne tomba pourtant pas dans les mains des Mahdistes, qui l'auraient livré aux flammes.

— On suppose, me dit Haïlé-Mariam, qu'il a été sauvé par le confesseur de Jean. Ce moine l'a caché dans un couvent, à l'abri des regards de Menilek lui-même. L'Empereur sera bien surpris d'apprendre que ce document dont il déplore la disparition, n'est pas anéanti. Il voudra le voir, le toucher de ses mains. C'est votre chance. En effet, en ce qui me concerne, je ne paraîtrai pas en toute cette affaire. Je ne veux pas m'exposer à des rancunes, qui, vous parti, ne manqueraient pas de m'atteindre.

Un mois plus tard, je profitai de circonstances qui m'avaient permis de mener à bonne fin une entreprise particulièrement agréable au Négus, pour lui parler du manuscrit impérial, et du désir où j'étais d'en préparer une traduction complète.

Tout de suite Menilek laissa percer son incrédulité. Mais Haïlé-Mariam, que, malgré lui, j'avais traîné à cette entrevue, donna des précisions. Un quart d'heure plus tard, le chef des Religieux, qui avaient en leur possession le précieux dépôt, dut comparaître devant le Souverain.

Il ne nia pas, mais il essaya de gagner du temps : on était justement occupé à exécuter une copie du manuscrit ; ce travail achevé, on se hâterait d'obéir à l'Empereur et de me satisfaire.

Je n'avais pas besoin d'écouter les exhortations d'Haïlé-Mariam qui me soufflait à l'oreille : « Insistez ! ou le manuscrit fuira vers l'intérieur du Pays et nous ne le reverrons plus... » pour me défendre contre ces habiletés. D'ailleurs Menilek lui-même intervint :

— Un peuple, me dit-il, ne se défend pas seulement avec ses fusils, mais par ses livres. Nous avons besoin que l'on sache comment nous nous rattachons à la Maison de Juda. Retourne en paix chez toi. Ce livre te sera porté. Tu le garderas autant qu'il te sera nécessaire pour accomplir ton travail. Ihoun !

Le Souverain d'Éthiopie dispose de deux mots pour proclamer sa volonté : « Ichi » et « Ihoun ». Ils ont des qualités différentes : « Ichi » ne vaut guère mieux que notre « Soit... » « Ihoun ! » égale : « Ainsi soit-il ! » Il a le poids d'une décision presque religieuse. Je me retirai sans inquiétude.

Aussi bien, quelques jours plus tard, vis-je arriver dans l'enclos où j'avais élevé mes tentes, un cortège de chevaux, de guerriers, de boucliers, de fusils, d'officiers et de dignitaires du Palais. Avec les formes d'une politesse très raffinée, dont Byzance a légué la formule, ces dignitaires venaient, de la part de l'Empereur, me remettre le manuscrit. Je répondis de mon mieux à cette courtoisie, mais, sans doute, insuffisamment, tant mon impatience était vive de me trouver en tête-à-tête avec l'objet de ma curiosité.

Une percale à fond groseille, ramagée de fleurs jaunes, habillait la reliure du manuscrit. Je la mesurai tout d'abord. Je notai qu'elle accusait 26 centimètres de hauteur, sur 25 de largeur avec 7 centimètres pour l'épaisseur du manuscrit. Cette reliure était formée par deux planchettes de cèdre recouvertes de marocain rouge. Il va de soi que le mot de « marocain » est ici tout à fait impropre. Les Éthiopiens nomment « tambéné », du nom de la province tigréenne de Tamben où ces peaux sont spécialement travaillées, le cuir que j'avais sous les yeux. Le dos du volume ne portait aucune lettre indicatrice d'un titre. Le plat et le revers étaient ornés de façon identique, c'est-à-dire que, du bord extrême de la planchette en allant vers son centre, ils étaient constitués par quatre encadrements. Le plus étroit des quatre était, dans toute son étendue, balaféré d'une croix latine.

Jadis les manuscrits éthiopiens étaient de peau de cheval, de mulet ou de chèvre. Aujourd'hui la peau de mouton do-

mine. Je constatai que le livre qu'on me présentait était écrit sur peau de chèvre. Je comptai 164 feuillets en ne négligeant ni la feuille de garde ni le verso. Ces feuillets étaient couverts de caractères écrits sur deux colonnes, qui, très régulièrement, présentaient 17 centimètres de hauteur, 8 centimètres de largeur. Je comptai uniformément par colonne 19 lignes tracées d'une écriture régulière, un peu grosse. Les caractères atteignaient une hauteur moyenne de 4 à 5 millimètres. Les changements de chapitre étaient indiqués sans alinéa, par le fait que les deux premières lignes du chapitre nouveau étaient, dans toute leur longueur, tracées à l'encre rouge.

La feuille de titre portait :

O. R. 819

PRESENTED BY
THE SECRETARY OF STATE
FOR INDIA

Aug. 1868.

393

Au bas du second feuillet (le premier qui fut chargé d'écriture), dans l'espace laissé libre entre les deux colonnes du texte, apparaissait un cachet à l'encre rouge, d'environ 2 centimètres et demi de diamètre : c'étaient le Lion et la Licorne, soutenant un écusson couronné, avec l'inscription :

« British Museum ». Ce signe était reproduit au verso de la dernière page.

Au cours du livre les traces de l'examen minutieux dont ce manuscrit avait été l'objet, lors de son passage au British Museum, étaient accusées par l'apposition au bas des feuillets 15. 25. 36. 47. 58. 69. 80. 91. 102. 113. 124. 135. 146. 152. 158 (côté du verso), de cachets, également imprimés à l'encre rouge, et représentant la couronne fermée d'Angleterre, avec, au-dessus, le mot « British », au-dessous, le mot « Museum ».

Le verso du dernier feuillet portait, outre l'estampille à l'encre rouge et l'écusson déjà décrits, les six lignes suivantes d'une écriture cursive très inclinée :

*This volume was returned to the
King of Ethiopia by order of the Trustees
of the British Museum.*

Dec. 14. 1872

J. WINTER JONES

Principal Librarian.

Le doute n'était pas possible : le manuscrit que j'avais là sous les yeux, que je tenais entre mes mains, était bien celui que les soldats de Sir Robert Napier avaient découvert sous le chevet de Théodoros agonisant, celui que le British Museum avait un instant possédé dans son fonds oriental,

celui que le Négus Jean avait lu, dans sa tente de guerre, à la veille de tomber sous les coups des Mahdistes.

Sur ces hauts plateaux d'Éthiopie, dans les contrebas du Nil Bleu, j'ai connu la joie de chasser ces gibiers antédiluviens dont on a rêvé dans son enfance. Ce sont là des minutes merveilleuses. Elles ne valent pas l'ivresse que l'on éprouve à voir sortir de l'ombre le livre où un peuple songeur croit que gît le secret de sa destinée.

Ce que devaient être plus tard les émotions d'Haïlé-Mariam et les miennes lorsque nous entrâmes dans cette noble histoire pour l'explorer à la clarté du français, ceux qui liront ces pages peuvent s'en former une idée. Rien ne ressemblait moins à un travail de bibliothèque que notre parallèle effort. Menilek m'avait envoyé fouiller, au-delà du fleuve Aouache, la région du lac Zawây. Tout le jour je dressais la carte; je mesurais le courant des rivières, je chassais pour nourrir mes soldats. La nuit venue, après le repas, nous nous asseyions, Haïlé-Mariam et moi, devant une tente et nous nous mettions au travail. Il avait le manuscrit sur ses genoux. Souvent la lumière de nos « fanous » n'était pas indispensable. La lune et tant d'étoiles suffisaient à nous éclairer. Aux quatre coins du camp les feux allumés rappelaient les dangers de la nuit, la menace des dévorateurs, qui toujours rôdent dans l'ombre. Nous écoutions dans une paix délicieuse de l'âme se dérouler le récit du vieux livre. Pareil à la légère colonne de fumée, qui, à cô-

té de nous, au-dessus du feu assoupi, montait toute droite dans la nuit chaude, vraiment il nous semblait s'élever de la terre au ciel.

Le souvenir de ces heures uniques, où Haïlé-Mariam et moi nous nous sentîmes transportés hors des cadres de l'espace et de la durée, ne me fait point oublier que l'on attend de nous un effort pour assigner, au moins approximativement, une date à l'achèvement du manuscrit qui, pendant tant de semaines, fut notre compagnon. Il s'agit ici, bien entendu, de l'œuvre matérielle du scribe qui copia ce récit sur un manuscrit plus ancien, aujourd'hui aboli. On n'attend pas du chasseur que je suis qu'il fixe la date à laquelle un inconnu composa ce poème en prose, certes digne de prendre place dans cet Asile de Mémoire où l'Humanité conserve les trésors de son héritage spirituel.

Ainsi qu'il arrive chez les peuples qui ne disposent point de l'imprimerie, pour qui un manuscrit est un navire, auquel on confie le trésor de sa pensée, avec l'espoir qu'un peu de soi-même arrivera jusqu'aux hommes du lointain avenir, les vides laissés au bas des pages par le scribe qui établit cette copie, ont été remplis, au cours des années, par d'autres scribes, habiles ou maladroits. Au verso de la page 130 et au recto de la page 131, deux figures circulaires exécutées en rouge et en noir représentent les Points Cardinaux et la Rose des Vents. Au bas du recto du feuillet 150, à la faveur d'un blanc laissé par l'interruption de la

seconde colonne de texte, on a essayé d'apposer, avec de l'huile saupoudrée d'or, le sceau de Menilek II. C'est l'image connue du Lion couronné, portant la bannière du Christ sur son épaule droite. Cet essai n'ayant point satisfait le Garde du Sceau, il a répété son apposition, cette fois très réussie, en noir, au recto de la page 153. Au recto de la page 163, la deuxième colonne, n'ayant que douze lignes, offrait un vide. Ce blanc a été utilisé pour fixer une note commémorative. Le Livre ayant été écrit à la louange de Sion et de l'Église d'Axoum, – qui passe pour enfermer dans son Tabernacle les Tables de la Loi, dérobées dans le Temple de Jérusalem, – un anonyme a cru bien faire en traçant là quelques lignes qu'il considérait comme honorables pour le Sanctuaire lui-même. Ces neuf lignes sont écrites d'une main hésitante, qui n'est pas celle d'un scribe professionnel. Leur encre de hasard s'est décolorée avec les jours. Elles disent : « Dans la neuvième année de son règne, le Négus Iazou, surnommé Adyam-Saggad (Adoré-au-bord-des-Frontières), a doublé le Grand Prêtre dans l'Église de Debra-Berhan. Et quand il a diadémé le Grand Prêtre d'Axoum, les témoins furent : Le Seigneur de Droite et le Seigneur de Gauche de Debra-Berhan. »

Haïlé-Mariam éclaire cette note par ce commentaire :

Le Négus Iazou avait bâti à Gondar une Église dédiée à la Trinité. Il l'avait nommée Debra-Berhan, c'est-à-dire Montagne-de-Lumière. C'était là une concurrence pour

l'Église d'Axoum. Celle-ci fit connaître son mécontentement. Afin de la rassurer, Iazou décida d'élever le Grand Prêtre d'Axoum en dignité au-dessus de tous les autres. Il lui accorda les honneurs du diadème. Le jour où cette cérémonie fut célébrée, les assistants du côté droit et du côté gauche, c'est-à-dire du côté de l'Épître et du côté de l'Évangile, furent les prêtres de Debra-Berhan.

Cette annotation fournit un renseignement précieux. Elle indique, en effet, que la copie sur laquelle nous avons traduit l'Histoire de Salomon et de la Reine de Saba, est au moins contemporaine du constructeur de Debra-Berhan. Or, le règne du Négus Iazou est postérieur à l'invasion et à la dévastation de l'Éthiopie par le conquérant musulman Ahmed Gragne (1682-1706).

D'autre part, le manuscrit contient une énumération des chefs musulmans qui ont dominé à Constantinople. Aux deux dernières lignes de la première colonne du verso du feuillet 146, ce document dit :

« Ce fut un jeudi, au 21 juillet dans l'an 6104 de la Création du Monde » (les Éthiopiens estiment que le Monde a été créé en 5500 avant J.-C.), « que Mohamed a commencé son règne. Il a régné 14 ans... »

Suit une liste de 90 noms.

En s'appuyant sur ces renseignements et sur diverses particularités touchant à la forme des caractères que le

scribe a employés, Hailé-Mariam fait remonter notre manuscrit à la fin du XVII^e siècle, exactement à l'année 1691.

Les quelques illustrations éthiopiennes qui accompagnent ce texte sont, par contre, toutes contemporaines. Elles ont été exécutées à ma requête par un artiste du pays, Michel Engueda-Work, qui, il y a quelques années, vint un instant à Paris, parut sur le seuil d'une de nos écoles de dessin, puis, craignant d'apostasier, repartit bien vite pour son pays, où il continue de décorer des églises, dans le style mi-persan, mi-byzantin, qui, depuis l'introduction du Christianisme, règne sur le Haut-Plateau.

La satisfaction du Négus Menilek fut très vive, lorsque, à mon retour du Lac Zawây, je lui rapportai le manuscrit et lui présentai notre traduction. Il réunissait justement, à cette minute, dans sa retraite d'Addis-Alem, les chefs les plus importants du pays, entre autres le Ras Makonnen que je vis là pour la dernière fois. Le Négus se montra d'une humeur charmante. Tandis que les gobelets de tedj et les coupes de vin circulaient sans fin, il voulut que je racontasse devant ses Dignitaires, l'aventure du Rapt des Tables de la Loi, tel qu'il est rapporté dans le poème. Il répéta, en la modifiant, cette phrase de Salomon :

« Ils sont devenus les Enfants-du-Dehors et maintenant c'est nous qui sommes les « Enfants de la Maison ».

Il ordonna à Hailé-Mariam :

– Tu me feras, d’après cette traduction, une version en amharique. Celte histoire, « notre » histoire est trop belle ! Je veux la lire entière, dans le texte, à mon tour.

En effet le Négus, pas plus que les Grands de son entourage, n’entend le gheez. Il s’exprime dans la langue courante qui est l’amharique. Les formules en gheez que l’on trouve dans les en-têtes protocolaires de ses lettres sont là, comme le français dans l’écusson d’Angleterre, comme le latin dans nos devises.

Cette gratitude du Négus prit la forme d’une Lettre adressée à M. le Président Loubet. Elle disait :

« Puisse cette lettre atteindre Notre Illustre Ami, Monsieur Loubet, Président de la République Française.

« La Paix soit avec vous.

« J’ai reçu la lettre que vous m’avez envoyée par les mains de M. Hugues Le Roux, et j’ai éprouvé de la joie à constater que nous étions animés de sentiments d’amitié réciproque. M. Hugues Le Roux fait tout ce qu’il peut pour nous faire mieux connaître les lois de Votre Pays, et pour faire connaître Notre Pays au Peuple Français, et ainsi pour resserrer les liens d’amitié qui depuis longtemps existent entre nos deux Gouvernements et nos deux Nations. Pour cette raison sa visite m’a été très agréable.

« Nous prions Dieu qu’il vous accorde longue vie et santé, et qu’il donne paix et prospérité à Votre Peuple. »

« Écrit de Zannab le II^e du jour de Sani, l'an de grâce 1896. » (18 juin 1904).

Dès mon retour en Europe, je me rendis à Londres pour voir si je n'y trouverais pas la trace du passage et du départ du manuscrit d'après lequel j'avais établi la présente traduction française.

L'éminent Directeur du British Museum, Mr. Thompson, voulut bien me conduire au Département des Antiquités Égyptiennes et Assyriennes où il m'introduisit auprès du très savant philologue qui dirige cette section, Mr. E. Wallis Budge.

Mr. E. Wallis Budge connaissait l'existence de notre manuscrit. Il m'autorisa à consulter le registre où je trouvai reproduite la déclaration des Trustees du Museum dont j'avais lu la réplique à Addis-Ababâ. Le 13 avril 1905, Mr. Thompson eut la courtoisie de me faire tenir un double de cette déclaration.

Une dernière émotion m'était réservée.

Dans une visite que je fis à M. Maspero pour lui soumettre une copie de ma traduction, j'appris que, au cours des quatre années que notre manuscrit passa au British Museum, un érudit allemand, Franciscus Prætorius, demanda et obtint la permission d'examiner ce texte. Il devait en faire la matière d'une thèse latine, éditée en 1870, sous ce titre : *Fabula de Regina Sabaca apud Æthiopes*. Je trouvai dans cette plaquette une traduction latine de la première

partie du poème, la plus connue, celle qui conte le voyage de la Reine de Saba à la cour de Salomon et s'achève avec la naissance de l'enfant auquel fut donné le nom de « Fils du Sage ». Les deux parties les plus importantes du récit restaient tout à fait intactes.

J'ai le sentiment que ces pages, dans lesquelles Salomon annonce à ses peuples la disgrâce qu'ils ont subie et leur promet que la protection de l'Éternel ne les abandonnera point si, privés de la présence des Tables de la Loi, ils demeurent fidèles à l'esprit de leurs engagements, atteignent à une grandeur qui n'a pas été dépassée. Elles reflètent la sobriété classique avec la majesté de l'inspiration biblique.

Il en va de même de ce *Magnificat* dans lequel, le jour du Couronnement de son Fils, la Reine de Saba dit ce que fut son amour pour la Science et pour la Sagesse.

Ces sublinités ont certainement mérité d'être vêtues de la beauté dont on les habille ici, pour le plaisir de quelques amis délicats du Livre.

HUGUES LE ROUX



Il y avait un homme intelligent, Chef des Commerçants de Makeda, la Reine de Saba. Il s'appelait Tamrin. Il chargeait cinq cent vingt chameaux et possédait soixante-quinze boutres.

GEORGE BARBIER, *del.*

Chap. I, p. 1.



Tamrin contait ces choses à sa Reine chaque matin. Il expliquait l'organisation de la Maison de Salomon, la conduite de ses serviteurs et de ses servantes, les détails des invitations aux festins.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. I, p. 3.



I

(EXTRAITS DU « KEBRA NAGAST »
OU « LA GLOIRE DES ROIS »)



Il y avait un homme intelligent, Chef des Commerçants de Makeda, la Reine de Saba. Il s'appelait Tamrin. Il chargeait cinq cent vingt chameaux et possédait soixante-quinze boutres.

Quand Salomon, le Roi, voulut bâtir la Maison de Dieu, il envoya des messagers à tous les commerçants du monde, à ceux qui habitent en Orient et en Occident, au Sud et au Nord, afin qu'on lui apportât ce qu'on avait. Et il promettait de payer double. Il

avait entendu parler avec éloge de ce commerçant éthiopien, si riche. Il envoya chez lui tout exprès pour l'inviter, car il voulait obtenir de lui de l'or rouge, pareil à celui des Arabes, des bois précieux et du marbre.

Ayant reçu cette invitation, le riche Tamrin, Chef des Commerçants de la Reine d'Éthiopie, alla chez Salomon. Le Roi prit de lui tout ce qu'il désirait et il paya double.

Après cela, ce commerçant intelligent resta auprès de Salomon pendant un long temps. Chaque jour il voyait la Science de Salomon et il l'admirait. Il tâchait d'entendre sa Voix de Justice. Il goûtait les douceurs de sa bouche et de sa parole lorsque le Roi allait et venait dans le travail. Tamrin s'émerveillait de l'amour que Salomon avait pour les siens et de sa loi et de son code. Quand le Roi commandait, c'était avec douceur et humilité. Il pardonnait à ceux qui commettaient des fautes; la sagesse et la crainte de Dieu gouvernaient sa Maison; le proverbe était dans sa bouche; sa voix était délicieuse comme le miel; sa beauté dépassait celle des autres hommes, et tout, en lui, était surprenant. Ayant vu toutes ces choses, l'Éthiopien admirait.

Le temps vint pourtant où Tamrin dut retourner dans son pays. Il se présenta devant Salomon pour prendre congé. Il s'inclina, il le salua, il lui dit :

« Salut à Votre Grandeur. Donnez-moi congé pour que je retourne chez ma Maîtresse, dans ma patrie. Je suis resté ici très longtemps à contempler votre gloire, votre sagesse, à

recevoir beaucoup d'aliments, dont, chaque jour, vous me faisiez largesse. Et, certes, j'aurais préféré demeurer auprès de vous comme un de vos serviteurs! Car ils sont heureux ceux qui entendent vos paroles, ceux qui obéissent à vos commandements. Hélas! je ne puis rester à cause de la confiance de ma Maîtresse, la Reine Makeda, et aussi à cause de son argent que j'ai sur moi. Et je suis son serviteur. »

Ayant entendu ces paroles, Salomon entra dans son palais. Il ouvrit son Trésor, il donna à Tamrin des présents glorieux pour l'Éthiopie, et il le renvoya en paix.

L'Éthiopien s'inclina, puis il sortit et prit sa route.

Il arriva chez sa Maîtresse. Il lui présenta tout ce que Salomon lui avait confié pour elle. Il conta comment il était allé au Pays de Judée, à Jérusalem. Il dit ce qu'il avait vu et entendu de Salomon.

Elle prépara tout ce qui était indispensable pour le voyage,
et aussi des présents pour Salomon.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. I, p. 3.



Comment le Roi jugeait, et qu'il parlait avec pureté, qu'il ordonnait ce qui est droit, qu'il répondait avec humilité quand on l'interrogeait, qu'il ignorait le mensonge, qu'il avait envoyé partout des messagers afin d'attirer chez lui les commerçants du monde, et, par eux, de posséder des bois précieux, de l'or pur, des pierres taillées. Il en recevait chaque jour sept ou huit cents. Il prenait tout ce qu'on lui apportait, puis il payait le double. Et tout ce qu'il faisait était marqué des sceaux de la Science et de la Sagesse.

Tamrin contait ces choses à sa Reine chaque matin. Il expliquait l'organisation de la Maison de Salomon, la conduite de ses serviteurs et de ses servantes, les détails des invitations aux festins.

Après que la Reine Makeda eut entendu tous ces récits, son âme s'attacha à Salomon, et il ne lui resta aucun autre désir que d'aller saluer ce Roi. Elle commença de pleurer à cause de l'amour qu'elle avait pour Salomon. C'était maintenant à son tour d'appeler Tamrin, son favori, et de lui demander comment était Salomon. Donc elle fortifia son cœur et prit la résolution de partir. Mais, avant, il lui fallait organiser sa Maison. Elle donna des ordres et des conseils à ses serviteurs et à ses servantes. Elle mit son Trésor en sûreté. Elle prépara tout ce qui était indispensable pour le voyage, et aussi des présents pour Salomon. Elle fit des largesses à ses officiers, à ses serviteurs, à ses servantes. Pour elle-même, elle rassembla un grand nombre d'animaux de trans-

port, tels que mulets, chevaux et ânes, et des boutres, et, de plus, des courroies, des sacs, des vases pour l'eau, des bâts, des aliments. Elle pouvait partir.

Ses officiers avaient reçu l'ordre de se tenir prêts au départ. Elle voulait que chacun laissât le bon ordre dans sa maison, car le voyage qu'ils allaient entreprendre avec elle serait long. Elle rassembla donc les siens et leur adressa ces paroles :

« Vous tous, les Miens, entendez ma voix. Je vais chercher la Science et la Sagesse. Mon cœur me force d'aller les trouver où elles sont, car je suis blessée par l'amour de la Sagesse, je me sens tirée vers la Science comme par des traits. La Science vaut mieux que les trésors de l'argent, de l'or, mieux que tout ce qui a été créé sur la terre. Et ensuite qu'est-ce qui vaut la Sagesse ici-bas ? Elle est le délice du miel, le plaisir du vin. »

Ses serviteurs, ses servantes, ses officiers lui répondirent d'une seule voix :

« Ô Notre Tout ! Cette Sagesse que vous désirez, il ne faut pas que vous en soyez privée. Si vous partez, nous partons avec vous. Si vous restez, nous restons. Si vous vivez, si vous mourez, nous vivons, nous mourons avec vous. »

Après cela, la Reine se mit en route avec beaucoup d'apparat, de majesté et de bonheur, car, avec la volonté de Dieu, elle désirait dans son cœur faire ce voyage, et aller à Jérusalem pour y jouir de la Sagesse de Salomon.

On avait chargé sept cent quatre-vingt-dix-sept boutres
et des mulets sans nombre. Et la Reine prit sa route dans
l'espérance de Dieu.



Il allait chez elle et il se confessait. Et elle aussi, elle allait chez lui, et elle se confessait à lui. D'heure en heure elle connaissait mieux sa science, sa justice, sa gloire, sa beauté et sa douceur. Elle enfermait ces choses dans son cœur. Elle méditait dans sa pensée.

GEORGE BARBIER, *del.*

Chap. II, p. 5 et 6.



La Reine Makeda arriva à Jérusalem et elle offrit au Roi en présent beaucoup de choses qu'il désirait. Et lui, de son côté, il l'honora. Et elle était contente.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap II p.5.



II



LA Reine Makeda arriva à Jérusalem et elle offrit au Roi en présent beaucoup de choses qu'il désirait. Et lui, de son côté, il l'honora. Et elle était contente.

Il lui donna un palais près du sien. Le matin et le soir il lui envoyait des aliments : quinze mesures de farine de froment, du beurre, des condiments de cuisine, et cinq cent cinquante pains avec du miel, comme des gâteaux, et cinq vaches, et cinquante taureaux, et cinquante moutons, sans compter les gazelles, les antilopes, les poules, vingt-cinq mesures de miel et d'huile, soixante jarres de vin, et trente de vin fin. En outre, il lui envoyait de sa table les plats que

l'on avait préparés pour lui seul. Et, chaque jour, il habillait quinze personnes de sa suite avec des vêtements qui éblouissaient les yeux.

Il allait chez elle et il se confessait. Et elle aussi, elle allait chez lui, et elle se confessait à lui. D'heure en heure elle connaissait mieux sa science, sa justice, sa gloire, sa beauté et sa douceur. Elle enfermait ces choses dans son cœur. Elle méditait dans sa pensée. Elle se disait : « Est-ce une vision ou une créature vivante ? »

Elle levait les yeux : elle le voyait là qui lui parlait.

Elle s'étonnait de ce qu'elle avait vu et de ce qu'elle avait entendu chez lui, car il était accompli.

Il était en train de bâtir la Maison de Dieu. Il se levait, il allait de droite et de gauche, en tous lieux. Il donnait les mesures à ses ouvriers. Il balançait les instruments. Il commandait à ses charpentiers, à ses marbriers, à ses orfèvres. Il leur enseignait l'angle et la volute. Tout passait par sa parole. Et son ordre était comme la lumière dans les ténèbres.

La Reine Makeda dit au Roi Salomon :

« Mon Seigneur, vous êtes heureux, car, vous êtes doué de Science et de Sagesse. J'aurais désiré être dans votre palais la plus petite de vos servantes, afin d'y laver vos pieds, d'entendre votre parole et de vous obéir. Combien je suis heureuse quand vous m'interrogez, quand vous me répondez ! Mon cœur en est ému de plaisir, mes os en sont polis, mon âme en est rassasiée, mes lèvres fleurissent, mes pieds

ne risquent plus de buter. Je le vois maintenant : votre intelligence est sans mesure et il ne manque rien à l'excellence de votre cœur. Je contemple la lumière dans les ténèbres, le grenadier dans les jardins, la perle dans la mer, l'étoile du matin au milieu des constellations, le rayon de lune à l'aurore. C'est pourquoi je glorifie Celui qui m'a amenée jusqu'ici, Celui qui a permis que Votre Majesté me fût révélée, Celui qui m'a fait marcher devant Votre Maison et entendre votre voix. »

Le Roi Salomon répondit :

« La Sagesse vient d'éclorre en vous pour votre bonheur, et quant à la Science dont vous me parlez je la tiens de Dieu à qui je l'ai demandée. Quant à vous, sans connaître le Dieu d'Israël, vous avez résolu dans votre cœur de me visiter, vous vouliez devenir l'humble servante de mon Dieu. Vous le voyez, je dresse ici la Tente de son Arche d'Alliance. Je me tiens debout devant elle. Je sers l'Arche d'Alliance du Dieu d'Israël qui est Sion, la Sainte, la Céleste. »

Pendant que Salomon disait ces paroles à la Reine, il vit un serviteur qui passait devant eux. Cet homme portait du bois sur sa tête, sur son cou du foin, de l'eau et sa nourriture. Ses sandales étaient accrochées à ses reins ; ses mains élevées tenaient le bois ; la sueur coulait de lui comme des gouttes de pluie ; et l'eau qu'il portait pour sa soif ruisselait le long de ses jambes, jusque sur ses talons.

MICHEL ENGUEDA-WORK, *del.*

Chap. II, p. 7.



« Je suis le serviteur de mon Dieu. Je ne suis pas le maître ; je n'existe pas par moi-même mais par sa volonté. C'est par lui que je parle, par lui que je marche et que je pense. Ma Sagesse lui appartient. J'étais poussière, il a formé mon corps et il m'a créé pareil à sa propre figure. »

Pendant que Salomon disait ces paroles à la Reine, il vit un serviteur qui passait devant eux. Cet homme portait du bois sur sa tête, sur son cou du foin, de l'eau et sa nourriture. Ses sandales étaient accrochées à ses reins ; ses mains élevées tenaient le bois ; la sueur coulait de lui comme des gouttes de pluie ; et l'eau qu'il portait pour sa soif ruisselait le long de ses jambes, jusque sur ses talons.

Le Roi dit à cet homme : « Attends. »

Et le serviteur s'arrêta.

Le Roi se tourna vers la Reine et il dit :

« Apercevez-vous quelque différence entre moi et celui-ci ? Ai-je quelque avantage sur lui ? Comme lui je suis homme et poussière, et, demain, je serai ver, moi aujourd'hui si vivant ! Qui empêchait Dieu de donner ma gloire à cet homme, et de me mettre, moi, à sa place ? Tous les deux ne sommes-nous pas des fils de l'homme ? Je mourrai de la même façon que celui-ci. Mais, à cette heure, il a plus de force que je n'en aurais pour accomplir son travail, car Dieu vient au secours du faible comme bon lui semble. »

Après quoi il ordonna à l'homme :

« Va à ton travail. »

Et il dit encore à la Reine :

« À quoi bon vivre avec des figures d'hommes si nous ne faisons pas notre salut en pratiquant le bien sur la terre ? Cependant nous vivons pour porter des vêtements magnifiques, pour manger des mets délicieux, pour nous couvrir de parfums, pour nous réjouir. Étant vivants nous sommes des morts par le péché et par la corruption. L'homme n'est rien. S'il tombe en péché mortel il devient pareil au Démon, qui, un jour, a dépassé l'ordre de son Dieu. Heureux au contraire celui qui fait pénitence et qui craint le Seigneur ! »

Ayant entendu ces paroles la Reine Makeda dit à Salomon :

« Combien votre parole me donne de joie, comme votre bouche me verse la rosée ! Apprenez-moi qui je dois adorer. Quant à nous, nous adorons le Soleil, comme nous l'ont enseigné nos pères, car nous croyons que le Soleil est le Roi de tous les Dieux. Et les autres, qui sont sous nous, adorent les pierres, les arbres et les statues, des formes faites d'or et d'argent. Nous adorons le Soleil, car c'est lui qui fait mûrir nos aliments, et encore est-ce lui qui éclaire les ténèbres et chasse la peur. Nous l'appelons notre Roi et notre Créateur. Nous l'adorons comme notre Dieu, car personne ne nous a dit l'existence d'un autre Dieu que lui. Seulement nous avons entendu conter que, vous, les Israélites, vous adorez un autre Dieu que nous ne connaissons pas. On nous a affirmé qu'il a fait descendre pour vous son Arche d'Alliance du

Ciel, qu'il vous a remis les Tables de sa Loi par les mains de Moïse, son Prophète. Même on nous a dit que ce Dieu descend chez vous en personne, et que, de sa bouche, il vous parle, il vous enseigne sa volonté, son commandement. »

Salomon répondit :

« En vérité, il faut adorer le Dieu qui a fait le Ciel et la Terre, la Mer, le Soleil, la Lune, les étoiles, les planètes, les éclairs, le Tonnerre, les pierres, les arbres, les animaux, les hommes, les bons comme les méchants. C'est lui seul que nous prions, car il a créé l'Univers des Anges et des Hommes. Il est celui qui punit et qui pardonne, qui tue et qui donne la vie. Pour ce que vous dites de l'Arche d'Alliance il est vrai qu'elle a été donnée à Israël par son Dieu. Elle était créée avant que le monde fut. Il a fait descendre parmi nous les commandements qu'il a dictés sur la Sainte Montagne afin que nous connaissions sa justice et sa volonté. »

La Reine dit :

« Maintenant je ne peux plus adorer le Soleil, mais je veux adorer le Créateur du Soleil, le Dieu d'Israël. Que son Arche d'Alliance soit une patronne aimée de moi, de mes descendants, de tous ceux qui s'inclinent sous mon sceptre. Ainsi je trouverai grâce devant vous et devant le Dieu d'Israël qui m'a créée. C'est lui qui m'a rendue à vous, c'est lui qui m'a fait entendre votre voix et voir votre visage ! »

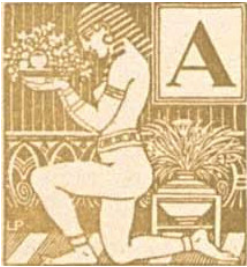
Sur ces mots, elle prit congé, mais il la suivit chez elle.

Chaque jour elle allait chez lui entendre le verbe de la Sagesse afin de le garder, ensuite, dans son cœur. Et lui, il allait chaque jour chez elle pour répondre à tout ce qu'elle demandait. Et elle, elle allait chaque jour chez lui.





III



PRÈS que la Reine Makeda fut restée six mois à Jérusalem, elle voulut repartir pour son pays.

Elle envoya à Salomon des messagers qui lui dirent : « Mon désir serait de demeurer auprès de vous ; mais, à cause de tout ce monde que j'ai avec moi, il faut que je rentre dans mon Royaume. Dieu permettra que tout ce que j'ai appris de vous porte des fruits en mon âme et dans l'âme des miens, qui, avec moi, vous ont entendu. »

Quand le Roi reçut ce message, il réfléchit dans son cœur et pensa : « Cette femme pleine de beauté est venue vers

moi de l'extrémité de la terre. Qui sait, si ce n'est pas la volonté de Dieu que j'aie un fruit en elle ? »

Il envoya donc cette réponse à la Reine :

« Puisque vous avez tant fait que de venir jusqu'ici, partirez-vous sans voir la gloire de mon Royaume, l'administration de mon État, sans admirer comment mes soldats manœuvrent, comment j'honore les Dignitaires de mon Royaume ? Je les traite comme des saints dans le Paradis ! En toutes ces choses vous trouverez beaucoup de Science. Je vous prie donc de venir assister à ces spectacles. Vous resterez derrière moi, cachée par un rideau. Je vous ferai voir ce qu'ici je vous annonce. Vous connaîtrez tous les usages de mon Royaume et cette Science qui vous a plu habitera en vous jusqu'à votre dernier jour. »

Makeda envoya un autre messager qui apportait cette réponse :

« J'étais ignorante, et, près de vous, j'ai appris la Sagesse. J'étais détestable et je suis devenue une élue du Dieu d'Israël. Ce que vous désirez maintenant n'est que pour augmenter mon savoir et mon honneur. Je viendrai donc comme vous le désirez. »

Alors le Roi Salomon fut satisfait. Il fit habiller tous ses Dignitaires magnifiquement. Il doubla la table. Il ordonna que l'on préparât avec splendeur la salle du repas et tout son palais.

Le souper du Roi était réglé comme la Loi du Royaume. La Reine entra après le Roi, elle fut placée derrière lui avec beaucoup d'honneur et d'apparat. Elle voyait tout ce qui se passait au cours du souper. Elle s'étonnait de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait, et, dans son cœur, elle rendait hommage au Dieu d'Israël.

Salomon avait dressé pour elle un trône recouvert de tapis de soie, ourlés de franges d'or, d'argent, de perles et de brillants. Il avait fait répandre en ce lieu toutes les espèces de parfums, c'est-à-dire la myrrhe, le galbanum, l'encens. Quand on entrait là, on était rassasié sans manger à cause de l'odeur de ces parfums.

Or Salomon fit servir à Makeda un repas préparé tout exprès pour elle afin de lui donner la soif. On y avait prodigué le poivre. On ne lui avait servi qu'une boisson aigre. Elle mangea ce repas et quand Salomon eut présidé le banquet jusqu'au septième renouvellement des convives, les Intendants, les Conseillers, les Grands Chefs, les serviteurs étant partis, le Roi se leva.

Il entra chez la Reine, et, l'ayant trouvée seule, il lui dit :

Or Salomon fit servir à Makeda un repas préparé tout exprès pour elle afin de lui donner la soif. On y avait prodigué le poivre. On ne lui avait servi qu'une boisson aigre.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. III, p. 12.

Salomon avait dressé pour elle un trône recouvert de tapis de soie, ourlés de franges d'or, d'argent, de perles et de brillants. Il avait fait répandre en ce lieu toutes les espèces de parfums, c'est-à-dire la myrrhe, le galbanum, l'encens. Quand on entrait là, on était rassasié sans manger à cause de l'odeur de ces parfums.

GEORGE BARBIER, *del.*

Chap. III, p. 12.

«Reposez-vous ici jusqu'à demain, par amour pour moi.»

Elle répondit :

«Jurez-moi, par votre Dieu, par le Dieu d'Israël, que vous n'userez pas de votre force contre moi ? Si, en quoi que ce soit, je transgresse la Loi de mon Pays, je descendrai dans la peine, la maladie et la tristesse...»

Salomon répondit :

«Je jure que ma force n'entreprendra rien contre votre honneur. Mais maintenant vous allez jurer vous-même que vous ne toucherez à quoi que ce soit dans ce Palais.»

La Reine rit et dit :

«Intelligent comme vous êtes, pourquoi tenez-vous le langage d'un ignorant ? Ai-je pillé ou dérobé dans le Palais du Roi, sans que le Roi me donne ? Pensez-vous vraiment, mon Seigneur et Roi, que j'aie été attirée chez vous par l'amour de vos trésors ? Par la grâce de Dieu mon Royaume est assez riche pour me donner tout ce qu'il me faut ! C'est votre Sagesse que je suis venue chercher.»

Il dit :

«Puisque vous avez voulu que je jure, il convient que, vous-même, vous juriez. Il faut qu'un serment réponde à un serment pour qu'il n'y ait pas de dupe.»

Elle répondit :

« Jurez donc que vous ne prendrez pas mon honneur par la violence et moi je promettais de bon cœur de ne toucher à rien de ce qui vous appartient. »

Il jura et il la fit jurer.

Ensuite, il monta sur son lit qui était dressé dans une pièce toute voisine, et, elle-même, elle resta où elle était.

Aussitôt il donna au serviteur de sa chambre l'ordre de laver un vase soigneusement, de le remplir d'une eau très pure, de le placer en évidence dans la chambre de la Reine. Ensuite l'homme devait fermer les portes et les fenêtres du dehors. Le serviteur en usa ainsi que Salomon lui en avait donné l'ordre, dans une langue que la Reine ne comprenait point.

Salomon ne s'endormit pas, mais il feignit d'être tombé dans un sommeil profond. Pour la Reine, elle s'assoupit un peu, puis elle s'éveilla, se leva, et trouva sa bouche desséchée, car le Roi lui avait servi par malice les aliments qui altèrent. Elle était tourmentée par la soif. Elle essaya de faire monter sa salive à ses lèvres pour les rendre humides. Elle n'en trouva pas. Alors elle voulut boire l'eau qu'elle avait vue avant de s'endormir. Elle regarda vers Salomon et l'aperçut, car la Maison du Sage égale la beauté du jour, et, par sa Science, avec des diamants, il a reproduit dans ses plafonds les figures du Soleil, de la Lune et des astres.

Le Roi feignait de dormir d'un grand sommeil; mais il était éveillé, et il guettait que la Reine s'éveillât pour boire l'eau.

Elle descendit de son lit, elle marcha sans bruit, elle éleva dans ses mains le vase d'eau pure. Mais avant qu'elle eut commencé de boire, il l'avait saisie par le bras. Il dit :

« Pourquoi avez-vous manqué à votre serment? Vous aviez promis que vous ne toucheriez à rien dans mon Palais? »

Elle tremblait, elle répondit :

« Est-ce manquer à mon serment que boire un peu d'eau? »

Il dit :

« Et quel trésor plus précieux que l'eau avez-vous connu sous le ciel? »

Elle dit :

« J'ai péché contre moi-même! Mais vous, vous serez fidèle à votre serment... Et vous permettrez que je boive. »

Il demanda :

« M'affranchissez-vous de la parole que j'ai donnée? »

Elle dit :

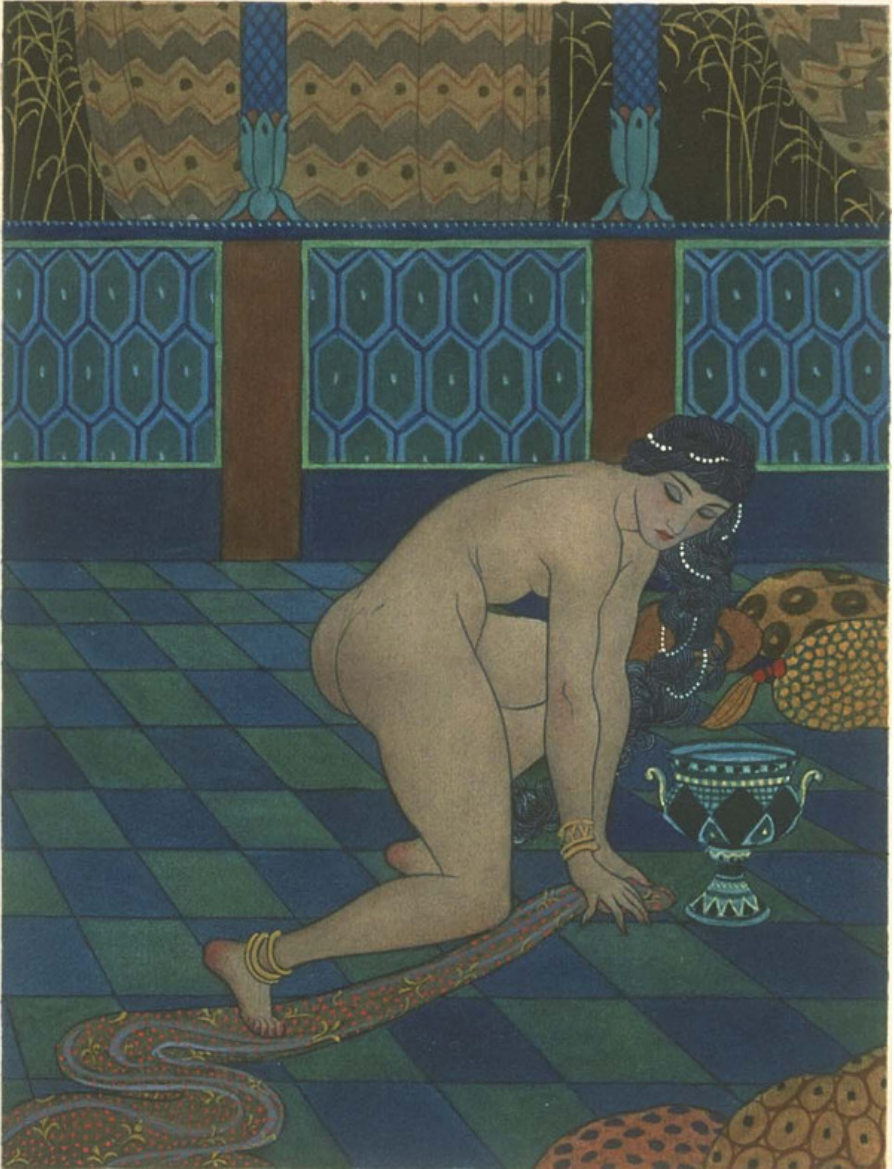
« Soyez-en délié, mais que je boive... »

Il laissa tomber son bras, elle but. Et, après qu'elle eut bu, il fit sa volonté. Et ils dormirent ensemble.

Elle descendit de son lit, elle marcha sans bruit, elle éleva dans ses mains le vase d'eau pure.

GEORGE BARBIER, *del.*

Chap. III, p. 14.



Or, tandis que le Roi dormait, il eut une vision. Il vit un Soleil éclatant qui descendait du ciel et qui versait ses rayons sur Israël. Cette clarté dura un certain temps, puis ce Soleil s'envola. Il alla s'arrêter sur l'Éthiopie et il parut qu'il y brillait pendant des siècles. Le Roi attendait le retour de cet astre sur Israël, mais il ne revint pas en arrière. Et ensuite Salomon vit un second Soleil qui descendait des cieux et qui éclairait la Judée. Il était plus clair que le Soleil qui l'avait précédé, mais les Israélites le blasphémaient à cause de son ardeur. Ils levaient contre lui leurs mains avec des bâtons et des sabres. Ils voulaient l'éteindre, de sorte que la terre trembla et que les nuages obscurcirent le Monde. Ceux d'Israël croyaient que cet astre ne se lèverait pas une seconde fois. Ils avaient éteint la lumière. Ils l'avaient entermée. Ils le gardaient dans le tombeau. Mais, en dépit de cette vigilance, le Soleil enfoui se releva de nouveau. Il éclaira le Monde. Sa lumière illumina la mer, les deux versants de l'Éthiopie, et l'Empire de Rome. Plus que jamais il s'éloigna d'Israël et il remonta sur son ancien Trône.

Tandis que cette vision descendait sur le Roi Salomon dans son sommeil il avait l'âme troublée et sa pensée éclatait comme un éclair. Il s'éveilla tout tremblant. Alors il admira le courage, la force, la beauté, l'innocence et la virginité de la Reine, car elle gouvernait sa patrie depuis sa première jeunesse, et, pendant cette vie délicieuse, elle avait gardé son corps pur.

Ensuite la Reine Makeda dit au Roi Salomon :

« Renvoyez-moi dans mon Pays. »

Il entra dans son palais, il ouvrit son Trésor, il donna des présents glorieux pour l'Éthiopie, des richesses considérables, des vêtements qui éblouissaient, et tout ce qui est bon. Puis il organisa la caravane de la Reine : des chars, des animaux. Les chars étaient au nombre de six mille. Ils étaient chargés de choses précieuses. Il y en avait qui roulaient sur le sable, d'autres qui couraient avec l'aide du vent. Le Roi les avait construits par la Science que Dieu lui avait donnée.

La Reine s'en allait satisfaite. Elle partit et prit sa route. Or, Salomon l'accompagna avec beaucoup d'apparat et de majesté.

Quand on eut fait un peu de chemin il prit à part la Reine Makeda. Il sortit une bague de son doigt. Il la lui donna et il dit :

« Prends cet anneau et garde-le comme le signe de mon amour. Si jamais un fruit germe de toi, cette bague lui servira de reconnaissance. Envoie-le-moi si c'est un fils. Et, de toute manière, que la Paix de Dieu soit avec toi. Tandis que je dormais à tes côtés, j'ai eu une vision. Le Soleil qui à mes yeux éclairait Israël, s'est envolé. Il est allé planer au-dessus de l'Éthiopie. Il est resté là-bas. Qui sait si ton Pays ne sera pas béni à cause de toi ! En tout cas, conserve la Vérité que je t'ai donnée. Adore Dieu de tout ton cœur. Fais sa vo-

lonté. C'est lui qui châtie les orgueilleux et qui protège les humbles, qui détruit le trône des puissants et qui honore les pauvres. Il dispose de la Richesse et de la Misère. La Vie et la Mort sont entre ses mains. Le Ciel et la Terre lui appartiennent. Rien n'échappe à son commandement. Que Dieu soit avec toi. Bon voyage. »



Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année il avait appris la manœuvre de la guerre, l'exercice des chevaux, la chasse aux bêtes féroces, toute la loi des jeunes gens.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. IV, p. 18.



IV



A Reine Makeda continua sa route. Elle arriva dans le pays de Bala Zadissaréya. Neuf mois et cinq jours après qu'elle avait quitté le Roi Salomon, elle mit au monde un fils.

Elle le déposa entre les mains d'une nourrice avec beaucoup de biens et de grâce. Et elle resta là où elle était jusqu'au jour de sa purification. Ensuite elle reprit le chemin de son pays et elle y rentra avec beaucoup de grandeur.

Aussitôt ses Dignitaires vinrent lui apporter des présents. Ils s'inclinèrent devant elle. Ils étaient prêts à lui obéir. Et, par elle, tous les Grands des dépendances de son

Royaume furent décorés de vêtements et de signes précieux. Il y en eut qui reçurent de l'or, d'autres de l'argent, d'autres des rubis, d'autres de la soie. Et la Reine distribuait ses biens entre ceux qui étaient dans le besoin.

La Reine Makeda administrait bien son Royaume, aussi pas un de ses sujets n'osait outrepasser son ordre. Comme elle avait désiré la Sagesse, Dieu consolidait sa force.

Son fils grandit. Elle l'avait appelé Baina-Lekhem, c'est-à-dire le Fils du Sage. Quand il eut douze ans il demanda à ses camarades qui était son père. Il interrogea aussi ses précepteurs. Alors on lui répondit :

« C'est le Roi Salomon. »

Il alla chez la Reine, sa mère, et lui demanda :

« Majesté, dites-moi qui est mon père ? »

Elle sentit la colère monter en elle, car elle avait peur qu'il ne lui demandât de partir. Et elle dit :

« Pourquoi m'interrogues-tu sur ton père ? Ne cherche pas. »

Il sortit de chez elle et il resta longtemps sans poser une nouvelle question, mais, à la fin, il renouvela sa demande, une deuxième fois, et puis une troisième. Il la tourmenta, il la fatigua. Un jour, elle lui répondit :

« Le pays est loin... La route est mauvaise... Ce n'est pas une terre désirable. »

Quant à Baina-Lekhem il était plein de beauté. Tout dans son apparence, ses membres, l'attache de son cou rappelait le Roi Salomon.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année il avait appris la manœuvre de la guerre, l'exercice des chevaux, la chasse aux bêtes féroces, toute la loi des jeunes gens. Il dit à la Reine :

« Je pars pour voir le visage de mon père. Je reviendrai par la grâce de Dieu, le Dieu d'Israël. »

Alors la Reine appela Tamrin, le Chef de ses Commerçants, et elle ordonna : « Prépare le voyage. Conduis mon fils, car il m'a fatiguée jours et nuits et c'est assez ! Tu le conduiras chez le Roi Salomon et tu le ramèneras ici en paix, si c'est la volonté de Dieu. »

Donc on prépara la route, tout ce qui est indispensable et les présents que l'on apporterait au Roi. La Reine Makeda fit des largesses à tous les officiers qui allaient avec son fils. Elle ordonna qu'on ne le laissât pas là-bas, mais que l'on insistât auprès du Roi pour le ramener à elle.

Elle recommanda encore qu'on le fit sacrer roi, à Jérusalem. Car ceci était la loi d'Éthiopie : une fille pouvait y être reine à condition qu'elle gardât sa virginité. Elle recommanda donc que l'on dit à Salomon :

« Désormais, ce sera un mâle qui montera sur le Trône d'Éthiopie, ce ne sera plus jamais une fille, mais votre fils, et vos descendants dans les siècles des siècles. Il faut graver

cet engagement dans le Livre des Prophètes qui est en airain. Il faut le garder dans la Maison de Dieu que vous avez bâtie pour sa gloire et pour la prophétie des derniers jours. Gravez également sur l'airain que les Éthiopiens n'adorent plus ni le Soleil, ni les vanités du Ciel, ni les trésors des montagnes, ni les arbres, ni les pierres, ni les lacs, ni les statues, ni les simulacres d'or, ni les oiseaux. J'ai voulu que cette Loi demeurât la nôtre pour l'éternité. Si, dans l'avenir, quelqu'un lui désobéit il sera châtié par votre descendance. Pour nous, nous vous prions de nous donner, afin que nous soyons bénis, quelqu'un des vêtements sacrés qui habillent l'Arche d'Alliance. Car Sion Céleste est la Table de la Loi de Dieu qui a consolidé votre Royaume et qui vous a doué de votre éclatante Sagesse. »

Après cela, la Reine Makeda prit son fils à part ; elle lui confia l'anneau que le Roi Salomon lui avait donné, autrefois, pour qu'un jour, entre eux trois, il servit de signe de reconnaissance et qu'en même temps il scellât l'union que le Roi avait eue avec elle. Puis elle congédia son fils.



Et il fut accueilli dans la province de sa Mère avec beaucoup de gloire, de salutations, de visites et de présents. Aussi bien, en le voyant, les habitants de ce pays crurent-ils qu'ils avaient devant eux Salomon, le Roi. Ils se prosternèrent à ses pieds.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. V, p. 21.



V



BAINA-LEKHEM partit avec les siens. Il arriva à la Province de Gaza que Salomon avait donnée à la Reine de Saba, lors de sa visite. Et il fut accueilli dans la province de sa mère avec beaucoup de gloire, de salutations, de visites et de présents. Aussi bien, en le voyant, les habitants de ce pays crurent-ils qu'ils avaient devant eux Salomon, le Roi. Ils se prosternèrent à ses pieds en s'écriant : « Vive le Roi, père du Roi ! »

Et ils le comblèrent des cadeaux obligatoires, de bœufs. Ils lui offrirent un souper digne d'un roi. Toute entière, jus-

qu'à la frontière de Judée, la Province de Gaza tremblait. Ceux qui voyaient le jeune homme disaient :

« Voici Salomon ! »

Ceux qui arrivaient de Judée répondaient :

« Salomon ? Nous l'avons laissé dans Jérusalem ! Maintenant qu'il a achevé la Maison de Dieu, il est en train de construire son Palais. »

Mais la foule continuait de dire que celui-ci était Salomon, fils de David. De sorte que parmi les habitants du pays, il se produisit des troubles, des disputes et des batailles.

Pour en finir, on choisit des cavaliers armés. On leur donna commission de pousser jusqu'à Jérusalem et de faire une enquête afin de savoir si vraiment Salomon était là.

Ces gens entrèrent dans la ville. Ils trouvèrent le Roi. Ils se prosternèrent devant lui, ils l'honorèrent par les saluts d'usage. Ils dirent :

« Vive le Roi, père du Roi ! Ce sont les Notables de la Province de Gaza qui nous ont envoyés devant Votre Majesté. En effet, la Province est troublée ; car il est arrivé chez nous un commerçant qui ressemble à Votre Majesté dans ses formes et dans sa prestance, en tout, ni plus ni moins.

Il a votre beauté, votre visage, votre taille, votre allure. Ses yeux brillent comme ceux d'un homme qui a bu du vin.

Ses cuisses sont merveilleusement musclées. L'attache de son cou rappelle David votre père. Tout lui c'est vous. »

Le Roi demanda : « Où veut-il aller ? »

On lui répondit :

« Nous ne l'avons pas interrogé, car nous n'avons pas osé. Aussi bien, est-il majestueux comme vous. Quant aux siens, quand nous leur avons demandé d'où il venait, où il allait, ils ont répondu :

« Il vient du pays de l'Inde et de l'Éthiopie. Il va en Judée, chez le Roi Salomon. »

Quand le Roi eut entendu ces paroles son cœur fut troublé, car, dans toute sa vie, il n'avait eu qu'un tout petit enfant, âgé de sept ans, et nommé Roboam.

Il appela le Chef de sa Force et appuya sa main sur lui. C'était Joas, fils de Jodahé. Il l'envoya avec beaucoup de provisions pour manger et pour boire au-devant de ce jeune marchand, et il lui ordonna d'emmener beaucoup de chars avec lui. Joas ayant fait la route offrit tous les présents dont il était chargé, au nom de son Maître.

Il demanda au jeune homme de presser son chemin, disant :

« Le cœur du Roi est brûlé par l'amour qu'il vous porte. Peut-être sait-il que vous êtes son fils ou l'un de ses frères ? En tout cas, à en juger par votre apparence et votre démarche, vous n'êtes pas loin de lui par le sang. Levez-vous

donc promptement, car Sa Majesté le Roi m'a ordonné de vous emmener chez lui, très vite, avec beaucoup d'honneur, de contentement et de plaisir. »

Le jeune homme dit :

« Gloire te soit rendue, ô mon Seigneur, le Dieu d'Israël ! En effet, j'ai trouvé grâce devant Sa Majesté le Roi avant même que d'avoir vu son visage. La parole qu'il m'envoie me remplit de plaisir. »

Il dit encore :

« Et maintenant, je mets mon espérance dans le Dieu d'Israël qui va me montrer le Roi en personne, pour me renvoyer ensuite, en paix, à ma Mère et dans ma Patrie. »

Joas, fils de Jodahé, Chef de la Force du Roi Salomon, dit au Fils du Sage :

« Seigneur, tout ceci est peu. Beaucoup d'honneurs vous attendent et vous augmenterez encore le plaisir de Sa Majesté le Roi. Mais ne dites plus davantage : « Ma Mère et ma Patrie... » Pour vous, Salomon vaut mieux que votre Mère et notre Pays que le vôtre. Nous avons entendu dire de votre patrie que c'est une terre de gelées, de glaces, de nuages épais, comme le Royaume des Planètes ; et il y a beaucoup de pays haut. Quand les enfants de Noé, Sem, l'aîné, Japhet et Cham, se sont partagé la Terre, ils ont aperçu de loin votre patrie par l'effet de leur science. Ils ont distingué qu'elle était grande, large, mais que c'était un pays de grands vents, tout entouré de déserts, et ils l'ont donné à

Chanaan, fils de Cham, pour qu'il fut sa part et celle de ses enfants, dans les siècles des siècles. Pour nous notre terre est une terre héréditaire. C'est Dieu même qui nous l'a donnée, quand il a fait à nos pères cette promesse : « Je vous accorderai une terre dont les fleuves roulent le lait et le miel. Elle vous nourrira continuellement sans vous donner des déboires. Chaque saison apportera son fruit sans effort pour vous ; et je la regarderai d'un bout de l'année à l'autre. » Cette terre-là, Monseigneur, est à vous, votre héritage. Vous resterez dans notre Pays, car vous êtes le descendant de David. Seigneur, et mon Seigneur, ce Trône est à vous parce que vous êtes d'Israël. »

Les officiers du jeune marchand répondirent :

« Notre terre est meilleure que la vôtre, car nous jouissons d'un bon vent sans chaleur ni sécheresse. Nous possédons des fleuves délicieux, et du sommet de nos montagnes coulent le lait et l'eau. Ce n'est pas comme votre pays où, pour avoir de l'eau, il vous faut faire des trous profonds. Nous, nous ne mourons pas de la chaleur, même en plein midi. Nous chassons les bêtes féroces, les buffles, les grands animaux qui possèdent la force et la vitesse, les antilopes et les oiseaux. Dieu nous gratifie chaque année d'un hiver régulier. En été nous battons le blé comme on fait en Égypte. Nos arbres rapportent de bons fruits. Nous produisons le froment et l'orge en abondance. Nos troupeaux sont en grand nombre. Tout chez nous vient à miracle. Seule-

ment vous possédez une Science qui nous dépasse, et c'est pourquoi nous exerçons le commerce chez vous. »

Joas répondit :

« Qu'y a-t-il de plus grand que la Science ? C'est elle qui a créé la Terre, déployé le Ciel, contenu la Mer afin qu'elle ne couvrît pas les continents. Seulement levons-nous et partons, car, le cœur de mon Seigneur le Roi est blessé d'amour. Il m'a envoyé, Seigneur, pour que je vous ramène vite. »

Joas se leva sur ces mots, il couvrit de vêtements précieux le Fils de la Reine et les siens qui se disposaient, avec lui, à prendre le chemin de Jérusalem pour aller chez le Roi Salomon.

Quand ils se furent rapprochés du lieu où l'on exerce les chevaux, Joas prit les devants. Il entra chez le Roi Salomon, il dit :

« Ce fils est plein de beauté... Sa parole est bonne. Il vous ressemble beaucoup dans tout son extérieur. »

Le Roi lui dit :

Enfin le fils de Jodahé introduisit Baina-Lekhem chez Salomon. Et quand le Roi eut vu le jeune homme il se leva, il dégrafa son manteau, il le serra dans ses bras, il le pressa sur sa poitrine, il embrassa sa bouche, son front et ses yeux.

MICHEL ENGUEDA-WORK, *del.*

Chap. V p. 25.



« Où est-il ? Ne t'ai-je pas envoyé pour me le chercher ? Vite ! »

Joas répondit :

« Je suis venu vous avertir que j'étais là et je l'amène vite. »

Lorsque la multitude vit le fils du Sage, elle se prosterna devant lui, disant :

« Voilà le Roi Salomon. Il est allé à la promenade ! »

Ceux qui sortaient du Palais s'étonnaient. Ils retournaient en arrière ; ils entraient dans le Palais, ils voyaient le Roi sur son Trône. Ils sortaient de nouveau et ils le voyaient encore. Ils ne savaient que dire.

Enfin le fils de Jodahé introduisit Baina-Lekhem chez Salomon. Et quand le Roi eut vu le jeune homme il se leva, il dégrafa son manteau, il le serra dans ses bras, il le pressa sur sa poitrine, il embrassa sa bouche, son front et ses yeux et lui dit :

« Voilà mon père David, comme il était au temps de sa jeunesse ! Il ressuscite d'entre les morts et il me revient ! »

Il tourna la tête vers ceux qui lui avaient décrit la figure de son fils et il leur dit :

« Vous m'avez dit qu'il me ressemblait ? Ce n'est pas mon apparence qu'il reproduit ! Il ressemble bien davantage à mon père David au temps de sa jeunesse. Il est meilleur que moi ! »

Il se leva à l'instant même pour entrer dans son appartement. Il habilla son fils dans un vêtement d'or ; sur sa tête, il posa un diadème d'or et, à ses doigts, des bagues de diamant. Le vêtement d'honneur qu'il lui avait donné éblouissait les yeux. Il le fit asseoir sur un trône pareil au sien, tout près du sien. Puis il s'adressa à ses officiers, ceux d'Israël :

« Vous médisiez entre vous, répétant : « Salomon n'a pas d'enfant. » Regardez celui-ci ! C'est mon fils ! C'est le fruit de mon rein ! Le Dieu, Créateur d'Israël, me l'a donné d'une façon que je ne prévoyais pas. »

Les officiers répondirent :

« C'est une Mère bénie qui a mis ce jeune homme au monde. Qu'il nous soit donc cher le jour où vous vous êtes uni à sa Mère, car de cet amour il est sorti pour nous un homme éclatant dans la race de Jessé. Il sera sacré Roi pour nous et pour nos descendants, qui resteront fidèles à sa postérité. »

Sur ces mots ils offrirent des présents, chacun selon son grade. Alors le fils de Salomon prit la bague que sa mère lui avait confiée en secret. Il la donna à son père et lui dit :

« Prenez votre bague et souvenez-vous de votre alliance avec ma Mère que vous avez scellée par votre propre bouche. Je vous prie aussi que vous me donniez, pour que nous les adorions durant notre vie, les vêtements qui habillent l'Arche d'Alliance de Dieu. Ceux qui sont au-dessous de nous, les sujets de la Reine d'Éthiopie, en seront bénis. »

Le Roi répondit et dit :

« Pourquoi me donnes-tu cette bague ? Tel que je te retrouve tu es moi-même, en vérité, mon fils. Tu n'avais pas besoin de rapporter cette bague pour qu'elle te servit de signe. »

Sur quoi Tamrin, Chef des Commerçants de la Reine Makeda, prit la parole à son tour. Il dit :

« Prêtez attention, mon Seigneur, le Roi. Voici ce que ma Reine, votre Servante, m'a chargé de vous dire : « Ce fils vous le bénirez, vous l'oindrez, vous l'élierez, vous le sacrez Roi de notre pays, vous ordonnerez que, plus jamais, une femme ne règne sur l'Éthiopie dans les siècles des siècles. Et puis vous me renverrez mon enfant, chez nous, en paix. Je salue la grandeur de votre Royaume et votre Sagesse éblouissante. Je n'aurais pas voulu que ce fils vint chez vous ; seulement il m'a fatiguée, me demandant, jours et nuits, de venir vous trouver. Et moi, je lui refusais, car j'avais peur qu'il tombât malade en route, qu'il fût attaqué par la soif, par la chaleur du soleil, et qu'ainsi il fit descendre ma vieillesse au tombeau dans la tristesse. Je vous conjure donc par Sion, Sainte, Céleste, par la Table de la Loi de Dieu, de ne pas lui refuser le retour. En effet, pendant que j'habitais chez vous, j'ai vu comment en usent vos officiers. Ils ne songent plus à aller retrouver leurs familles à cause de la grandeur de votre Sagesse, et des aliments merveilleux que l'on reçoit à votre table. Ils disent : — « Nous

sommes mieux ici à la table de Salomon que dans les médiocres plaisirs et la liberté de chez nous. » Par cette inquiétude je vous conjure de ne pas retenir mon fils chez vous, mais de me le renvoyer, en paix, sans maladie et sans fatigue, avec l'amour et avec le salut, afin que mon cœur soit dans l'allégresse du plaisir en le retrouvant. »

Le Roi répondit et dit :

« Quelle puissance la femme a-t-elle sur les enfants, hors la maladie et le soin de les élever ? La fille est pour sa mère, mais le fils est pour son père, et Dieu a maudit Ève disant : « Enfante dans la douleur et dans la tristesse du cœur, puis, après que tu auras enfanté, tu retourneras au pouvoir de ton mari. » Celui-ci est mon fils propre. Je ne le rendrai pas à la Reine, mais je le sacrerai Roi, au-dessus d'Israël, car il est mon aîné, le sceptre que m'a donné Dieu. »





VI



MATIN et soir, Salomon envoyait à son fils des aliments délicieux, des vêtements d'honneur, frangés d'or et d'argent, et il lui faisait dire :

« Il te vaut mieux demeurer dans ce pays où est bâtie Maison de Dieu, où se trouvent les Tables de la Loi. Et Dieu ha-

bite parmi nous. »

Son fils lui renvoya un messenger qui portait cette réponse :

« L'or, l'argent, les vêtements précieux ne me manqueront pas dans mon Pays. Si je suis venu ici c'est pour voir votre visage, entendre votre Sagesse, m'incliner devant

votre puissance, me prosterner devant vous. Et, après cela, mon désir est que vous me renvoyiez vers ma Mère, dans ma Patrie ; car personne ne hait l'endroit où il est né, et tout le monde aime à entendre le langage de son Pays. C'est en vain que vous me donnez des aliments délicieux et des boissons qui exaltent. Mon cœur n'y trouve pas son goût. J'aime mieux l'endroit où j'ai pris mes leçons, où j'ai grandi. Les aliments de mon Pays font plaisir à mon cœur comme une nourriture du Ciel. Les montagnes de la terre de ma Mère, là où je suis né, ressemblent au Paradis, et les Tables du Dieu d'Israël m'honoreront, si je les adore, en quelque endroit que je me trouve. Pour la Maison de Dieu que vous avez bâtie, je puis en élever une à sa ressemblance, j'offrirai l'holocauste et j'adorerai là où je serai. Et pour les Tables de la Loi de Dieu, nous vous avons prié de nous donner les vêtements précieux qui les habillent. Nous les adorons, ma Mère et moi, et tous nos sujets avec nous, car, Madame ma Mère, la Reine, a déjà exterminé tous ceux qui adorent les idoles, et ceux qui adorent les pierres et les arbres. Elle les a forcés d'adorer l'Arche d'Alliance et les Tables du Dieu d'Israël. C'est ce qu'elle a appris de vous ; elle a fait comme vous aviez dit et nous adorons le vrai Dieu. »

Cependant Salomon usait de tous les moyens, et sans succès, afin de contraindre son fils à lui céder. Il le prit à part et lui dit :

« Pourquoi veux-tu t'en aller loin de moi et repartir pour le pays des païens ? Qu'est-ce qui te manque ? Qu'est-ce qui te pousse à abandonner le Royaume d'Israël ? »

Son fils lui répondit et dit :

« Il n'est pas convenable que je demeure ici, mais bien que je retourne chez ma Mère. Ne me tentez donc pas, car vous avez un fils qu'il vous faut préférer à moi. Il se nomme Roboam et, lui, il est né, selon la Loi, de votre femme légitime. Pour ma Mère, elle n'était pas vôtre, votre femme légitime selon la Loi. »

Le Roi prit la parole et dit :

« Que veux-tu dire ? Moi non plus je ne suis pas selon la Loi le fils de mon père David ! Mon père a pris ma mère, qui était la femme d'un autre. Il a fait tuer son mari à la guerre, et moi il m'a engendré d'elle. Dieu a pardonné, car il est miséricordieux. Il le sait : rien n'est plus ignorant que les enfants des hommes. Et qui peut leur pardonner et les éclairer sinon Dieu, Dieu seul ? Il a permis que je fusse de mon père et toi de moi. Pour toi, mon enfant, crains le Seigneur qui t'a créé. Ne rejette pas la prière de ton père, de peur que toi-même, un jour, tu ne connaisses le même sort par celui qui sortira de toi. Prépare à tes descendants sur la terre un sort meilleur que celui qui les attendrait dans ton pays. Pour Roboam, dont tu me parles, ce n'est qu'un enfant de sept ans. Quant à toi, mon premier-né, tu es prêt pour être Roi, pour enlever les lances de ton père. Or, moi,

j'étais dans la septième année de mon avènement au Trône quand ta mère est venue, et maintenant j'ai vingt-neuf ans de règne. J'approche de l'âge de mon père. Si Dieu le veut, je rejoindrai bientôt mon père et mes pères. Toi, tu resteras sur mon Trône ; tu gouverneras à ma place, et les Grands d'Israël t'aimeront plus que moi. Reste. Je te marierai. Je te donnerai beaucoup de reines. Je te donnerai beaucoup de maîtresses. Autant que tu en voudras. Tu seras béni dans cette terre héréditaire que Dieu a donnée à nos pères lorsqu'il a engagé sa foi à Noé, à Abraham, son ami, à leurs enfants, les saints, qui se sont succédé jusqu'à mon père David. Pour moi, tu le vois, mon fils, je me suis fatigué sur le Trône de mes pères. Tu seras après moi, comme moi. Tu gouverneras des peuples sans nombre et des commerçants sans compter. L'Arche d'Alliance du Dieu d'Israël sera à toi et à tes descendants. Or, Dieu habite en elle, et, en elle, restera ta mémoire jusqu'aux enfants de tes enfants. »

Son fils prit la parole et dit :

« Majesté, je ne peux abandonner ni ma Patrie ni ma Mère. Elle m'a fait jurer par ses mamelles de ne pas rester ici, mais de retourner chez elle, vite. Je ne puis pas me marier ici. La bénédiction de l'Arche me suivra partout où je me trouverai. Ta prière m'accompagnera où je vais, car j'ai voulu voir ton visage, entendre ta parole, prendre ta bénédiction, et retourner vers ma Mère, en paix. »

Ayant entendu ces paroles, Salomon se leva ; il entra dans son appartement ; il fit rassembler tous ses Officiers, ses Conseillers, ses Intendants, les Grands de son Royaume et il leur dit :

« Je n'ai pu faire céder mon enfant. Écoutez donc maintenant mes paroles. Prenons ensemble la résolution de sacrer mon fils Roi sur l'Éthiopie, et de l'entourer de vos enfants. Vous qui avez le droit de vous tenir à ma droite, vous qui avez le droit de vous tenir à ma gauche, sachez que de même vos enfants occuperont vos places à la droite et à la gauche de mon fils. Je vous le demande donc, à vous tous mes Officiers, mes Conseillers, mes Intendants, les Grands de mon Royaume : décidez-vous et amenez-moi vos aînés. Ainsi Israël sera en deux Royaumes : moi je gouvernerai ici avec vous, mon enfant avec vos enfants gouvernera là-bas. Quand sacrerons-nous mon fils pour l'envoyer avec les vôtres ? Les grades et les fonctions que je vous ai octroyés ici, vos fils en seront revêtus là-bas. Tout ce dont vous jouissez ici, ils en jouiront chez mon fils. Nous leur enseignerons la Loi du Royaume, nous leur recommanderons de garder les Commandements de Dieu, et nous les enverrons là-bas pour y être des Rois. »

Les lévites, les officiers, les conseillers dirent au Roi :

« Vous envoyez votre aîné ? Nous enverrons donc nos premiers-nés, selon votre ordre. On ne peut refuser ni le commandement de Dieu ni le commandement du Roi. Nous

sommes vos serviteurs, et, comme vous l'avez dit, ceux de vos descendants. Si vous aviez voulu vous auriez pu vendre nos fils comme esclaves avec leurs mères. Organisons toutes choses selon la Loi pour envoyer nos fils en Éthiopie et pour qu'ils y restent, eux et leurs descendants, dans les siècles des siècles. »

Cela dit, on alla préparer les parfums et l'huile du sacre, on sonna les trompettes, on souffla dans les cornes, on fit chanter les flûtes, les harpes, les cithares, on battit les tambours, et la ville entière jeta un grand cri d'allégresse et des chants.

On introduisit Baina-Lekhem dans le Saint des Saints. On le fit tenir debout entre les cornes du Tabernacle. La Royauté lui fut donnée par la bouche de Sadoq le Grand Prêtre, et par la bouche de Joas, Chef de la Force du Roi Salomon. Sadoq l'oignit d'huile sainte et du parfum de la Royauté. On lui donna le nom de David et il le reçut selon la Loi du Trône.

Alors le Roi Salomon s'adressa au Grand Prêtre Sadoq, et il lui commanda : « Dis-lui et enseigne-lui la Justice ainsi que la Loi de Dieu, pour qu'il la garde bien, là-bas. »

GEORGE BARBIER, *del.*

Chap. VI, p. 33.



Puis on le fit sortir de la Maison de Dieu. On le monta sur la mule du Roi Salomon, on le promena autour de la ville en chantant :

« Nous t'avons sacré ici ! »

On lui disait encore :

« Salut le Roi père du Roi ! »

Quelques-uns ajoutaient :

« Il faudra que ton pouvoir s'étende de la mer d'Égypte jusqu'au couchant du soleil, sur toute l'Éthiopie. Tes descendants seront bénis sur la terre de l'Asie jusqu'à l'extrémité de l'Inde. Tu contenteras les habitants de l'Orient. Que le Dieu, Créateur d'Israël, te soit un guide. Que les Tables de la Loi t'aident ! Que tes adversaires soient chassés de devant ta face. Que les terres du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest, soient à toi et à tes descendants ! Tu gouverneras des peuples sans nombre. Quant à toi, personne ne te gouvernera. »

Son père le bénit et dit :

« La bénédiction du Ciel et de la Terre soient sur toi. »

Tous les Israëls répondirent :

« Amen ! »

Alors le Roi Salomon s'adressa au Grand Prêtre Sadoq, et il lui commanda : « Dis-lui et enseigne-lui la Justice ainsi que la Loi de Dieu, pour qu'il la garde bien, là-bas. »

Et Sadoq, le Prêtre, prit la parole en ces termes :

« Écoute ce que je te dis : si tu exécutes la Loi de Dieu, tu seras béni. Si tu ne marches pas selon la Loi de Dieu, tu seras maudit. Tu seras moins que les païens qui t'entourent ; tu seras la proie de la peur, de la tristesse et de la maladie ; tu n'auras ni santé ni courage ; tout sera maudit de ce qui t'appartient ; les tiens, les fruits de ton rein, ton pays, la moisson de ta terre, tes troupeaux, tes animaux. Dieu t'enverra la famine et la peste ; il mettra sa main de colère sur tout ce qui t'appartient, jusqu'à ce que tu sois perdu, jusqu'à ce que le ciel soit, sur ta tête, une plaque de bronze, et la terre, sous tes pieds, une plaque de fer. Ta pluie sera changée en brouillard et en poussière. Tes sujets seront tous des morts, toute vie sera exterminée jusqu'aux animaux du pays. Tu seras châtié par diverses maladies de peau, la dysenterie et le choléra d'Égypte. Tu tâtonneras en plein jour comme un aveugle. Tu chercheras des guides : tu n'en trouveras pas. Un autre prendra ta femme. Tu bâtiras des maisons et tu ne les habiteras pas. Tu planteras des vignes et tu ne goûteras pas à leurs grappes. Devant toi on tuera ton bœuf gras et tu ne mangeras pas de sa viande. Tes troupeaux appartiendront à tes ennemis et contre eux tu n'auras pas d'aide. Tes fils et tes filles seront pour une autre nation. Tu verras quand on leur donnera des coups et tu ne pourras rien faire pour eux. Tu seras entouré d'ennemis, tu passeras la nuit dans l'épouvante, tu te diras : « Quand va revenir le jour ? » Voilà tous les maux qui t'arriveront

si tu n'obéis pas à la parole de Dieu, et à ses commandements, car Dieu aime qui le craint et hait qui le néglige ; il honore qui l'honore, il aime qui l'aime, il est le maître de la Mort et de la Vie ; il gouverne le Monde entier par sa sagesse et par la puissance de son bras. Écoute donc quelles grâces te seront accordées si tu suis la volonté et la Loi de Dieu : tu seras béni dans toutes tes actions, dans ta demeure, en voyage, en pays étranger, dans le désert, partout où tu iras... »

Les multitudes répondent : « Amen ! » Et Sadoq continua :

« Les fruits de ta terre seront bénis et, avec eux, tes fleuves, tes sources, tes troupeaux. Tes biens, tes trésors seront bénis. Tout ce que tu toucheras de tes mains sera béni. Tes ennemis se prosterneront à tes pieds. Tes enfants, tes sujets et tes troupeaux se multiplieront : ils rempliront la terre. Ton Royaume sera à toi pour toute la durée du Ciel, comme il a été juré à tes pères par Dieu. De plus, il t'ouvrira le trésor des faveurs célestes : il te donnera la pluie en abondance. Tu prêteras ton argent aux païens et tu n'auras pas besoin d'emprunter. Tu vaincras les nations barbares et elles adoreront ta puissance. Tu gouverneras beaucoup de peuples, et personne ne te commandera. Dieu t'a nommé à la tête et non à l'autre bout. Il est bon pour les bons ; il est sévère pour les méchants.

Tu vaincras les nations barbares et elles adoreront ta puissance. Tu gouverneras beaucoup de peuples, et personne ne te commandera.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap VI, p. 34.

Il te donnera le Fruit de Vie si tu cherches la Vérité. Sois patient dans la colère, après tu seras content d'avoir su te modérer. Sois le juge des pauvres, des orphelins, des humbles, et sauve-les des mains des adversaires. Règle ta sentence sur la Vérité, et non sur les dehors des hommes. Ne reçois pas de cadeaux pour fausser la Vérité quand tu juges. Interdis de même à tes officiers, à ceux de ton tribunal de recevoir des cadeaux pour fausser ensuite la Justice au profit de leurs amis. Il te faut conformément à la Vérité juger les riches, les pauvres, tes ennemis même. »

Et Sadoq, le Prêtre, se tourne vers ceux d'Israël et il leur dit :

« Vous tous, Hommes d'Israël, entendez et gardez les Commandements que Dieu vous a donnés, c'est lui qui vous dit : « Je suis le Dieu, ton Créateur, qui t'ai fait sortir de la Terre d'Égypte, de la Maison de Servitude. Tu n'as pas d'autre Dieu que moi. Ne te fais pas des Dieux avec des statues, avec les images de ce qui existe entre le Ciel et la Terre. N'adore pas et ne crois pas en dehors de moi, car je suis ton Créateur, le Dieu Jaloux. Je poursuis le péché du père sur le fils, quand on me hait, jusqu'à la troisième, jusqu'à la quatrième génération, tandis que je fais miséricorde, jusqu'à la millième génération, à ceux qui m'aiment et qui pratiquent mes Commandements. Ne parjurez pas le nom de votre Dieu, car Dieu ne purifiera pas ceux qui ont men-

ti en jurant par son nom. Gardez le jour du Sabbat pour le sanctifier selon la Loi de Dieu. Elle vous commande de travailler pendant six jours et de consacrer le septième à votre Dieu. Ce jour-là vous n'entreprendrez aucun travail, mais vous sanctifierez le Sabbat, vous, votre maison, vos serviteurs, vos animaux, les étrangers même qui habiteront chez vous. Car Dieu a créé en six jours le Monde, le Ciel, la Terre, la Mer, tout ce qu'ils contiennent ; le septième jour il s'est reposé et il a béni son repos. Honorez votre père et votre mère, vous serez bénis et vous aurez longue vie sur votre terre héréditaire. N'allez pas à la femme d'un autre. Ne vous tuez pas l'âme ; ne vous corrompez pas ; ne volez pas ; ne portez pas de faux témoignages ; ne vous emportez pas contre un ami ; ne convoitez pas le bien d'un autre, ni sa maison, ni sa terre, ni sa servante, ni sa vache, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui. Tel est l'ordre de Dieu, sa Loi. Et si quelqu'un désobéit à ses commandements, convertissez-le pour qu'il ne s'obstine pas dans son péché. Et maintenant restez purs de ce péché que Dieu hait entre tous : n'entrez pas dans la maison de celui qui n'est pas de votre race, et n'y découvrez pas votre nudité. Évitez de voir la nudité de votre père et de votre mère, la nudité de la femme de votre père, la nudité de votre sœur, la nudité de la fille de votre fils, de la fille de la femme de votre père, de la sœur de votre père, de la sœur de votre mère, de la femme du frère de votre père, parce qu'ils sont de la mai-

son de votre père et de votre mère. De même pour la fille et pour la femme de votre fils, pour la fille de votre frère, pour la femme de votre frère pendant que votre frère est vivant. Ne vous découvrez pas devant la mère avec sa fille ; c'est le sexe de votre maison, leur maison est la vôtre. N'épousez pas la sœur avec la sœur ; vous créeriez entre elles de la jalousie si vous voyiez le sexe de la seconde pendant que la première est en vie. N'approchez pas d'une femme qui est dans sa lune : jusqu'au jour de sa purification elle est souillée. Ne dormez pas avec la femme d'un autre ; ne répandez pas votre semence en elle car ce péché, entre tous, souillerait le Saint Nom d'Israël. Ne vous unissez pas avec des hommes comme s'ils étaient des femmes, car c'est une grande souillure. Ne vous approchez pas des animaux ; ne versez pas votre semence en eux, car vous seriez souillés. Que la femme n'aille pas non plus chez les animaux pour y être touchée, c'est une souillure. N'obscurcissez pas votre esprit par toutes ces infamies. C'est, en effet, à pour de telles aberrations que les païens ont été chassés par moi devant vous. N'infligez jamais la souillure à votre cœur, mais purifiez votre âme en Dieu, car il est le Saint. Il aime ceux qui purifient leur âme et leur corps en lui, car il est le très Majestueux, le Très-Haut le très Miséricordieux. La gloire sans fin est son apanage dans les siècles à des siècles. »

Et tels sont les noms des premiers nés d'Israël qui furent choisis pour partir avec David, fils de Salomon, Roi d'Éthiopie :

Azaryas, fils du Grand Prêtre Sadoq, désigné comme Grand Prêtre, Elmeyas, fils d'Arni, Archidiacre, le Prophète Natan et Adram, fils d'Arderones, désignés comme Gouverneurs du peuple. Et Fanqéra, fils de Soba, Secrétaire des bœufs. Et Akontél, fils de Tofél, Éleveur des troupeaux. Et Faqaros, fils d'Abia, Chef des Gardes. Et Samenyas, fils d'Akitalam, Rappeléur des affaires. Et Léonandos, fils d'Akiré, Chef des tambours et de toutes les musiques. Et Faqontén, fils d'Adrâi, Chef du littoral. Et Matan, fils de Bényas, Grand Maître de la Maison. Et Adaraz, fils de Kirém, Grand Maître de la garde-robe. Et Dalakem, fils de Matrém, Chef des cavaliers. Et Adaryos, fils de Nédros, Chef de l'infanterie. Et Austéran, fils de Jodad, Porteur de Gloires. Et Astaryon, fils d'Asa, fils d'Imi, fils de Matatyas, Ministre de la Guerre. Et Makri, fils d'Abisa, Grand Maître du Palais. Et Abis, fils de Karyos, Attacheur des coupables. Et Liqa-Ouendeyos, fils de Nélenteyos, Gouverneur de la Cour. Et Karmi, fils d'Ilazanyas, Chef des serviteurs de la Maison du Roi. Et Scranyas, fils d'Akazel, Intendant de la Maison du Roi.

Salomon y ajouta de grands présents, des chevaux, des chars, de l'or, de l'argent, du lin, du diamant, des perles et toutes les pierreries qui manquent en Éthiopie.



Il fit largesse des animaux que son Fils devait sacrifier en offrande à Dieu : dix mille taureaux, dix mille bœufs et vaches, dix mille moutons, dix mille chevreaux et des animaux sauvages qu'il est permis de manger, dix de chaque espèce.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. VII, 43.



VII



LE moment était venu de préparer le départ. C'était une occasion de joie pour les officiers du Roi d'Éthiopie, de tristesse pour les officiers du Roi d'Israël. Donc ces jeunes gens se rassemblèrent. Ils pleurèrent avec leurs pères, leurs mères, leurs parents, avec les commerçants et les habitants de leur Pays. Les pères maudissaient en secret le Roi Salomon, parce qu'il avait pris ces enfants contre leur volonté. Et c'était avec contrainte qu'ils avaient répondu en présence du Roi :

« Vous faites bien. Votre Sagesse est supérieure. Elle étend en Éthiopie la Royauté d'Israël. Vous voulez que

l'Univers entier adore le Dieu d'Israël, et vous poursuivez la suppression des idoles dans l'éternité. »

Or, quand les premiers-nés de tous les Grands d'Israël eurent l'ordre de partir avec le fils du Roi, ils tinrent conseil entre eux et dirent : « Que va-t-il advenir de nous ? Nous quittons notre Patrie où nous sommes nés, nos parents, nos compatriotes. Décidons maintenant de faire, en secret de nos parents, une alliance entre nous. Aimons-nous les uns les autres. Et nul n'aura rien à redouter dans ce pays où nous allons. Pourquoi craindrions-nous ? Dieu est ici, mais il est aussi là-bas. Que sa volonté soit faite ! Gloire à lui dans l'éternité. »

Azaryas et Elméas, les fils des Grands Prêtres, prirent la parole et dirent :

« Nous ne sommes pas désolés parce que nos parents nous ont répudiés : nous sommes attristés à cause de Sion, l'Arche d'Alliance, notre patronne. Car on nous la fait abandonner. Or, en elle, autrefois, on nous avait donnés à Dieu. C'est pour cela que nous sommes navrés. Nous pleurons à cause d'elle. »

Et les autres répondirent :

« Oui, ceci est la vérité ! Sion était notre patronne, notre espérance, notre refuge. Nous avons été élevés dans sa promesse. Comment pourrions-nous nous séparer d'elle ? Comment pourrions-nous abandonner Sion, notre Mère ? C'est à elle que nous appartenons. Que faire ? Si nous refusons

d'obéir aux ordres du Roi, le Roi nous tuera. Nous ne pouvons pas plus nous affranchir de la parole de nos pères que de l'ordre du Roi. Comment allons-nous en user avec Sion? »

Azaryas, fils du Grand Prêtre Sadoq, intervint et dit :

« Je vais vous conseiller ce qu'il nous faut faire. Mais, auparavant, jurez-moi que, jusque à la sortie de vos âmes, vous ne révélez à personne ce que je vous aurai persuadé de faire. Jurez-le ! Que nous mourions ou que nous vivions ensemble, que nous soyons saisis ou que nous soyons sauvés... »

Et ils jurèrent, au nom du Créateur, le Dieu d'Israël, par Sion Céleste, par les Tables de la Loi de Dieu, par la Promesse faite à Abraham, par la chasteté, par la bonté d'Isaac, par la fécondité de Jacob, par la certitude que la terre des autres serait donnée en héritage à leurs descendants. Quand ils eurent prononcé ces serments, Azaryas leur dit : « Décidez-vous ! Il nous faut emporter avec nous Sion, notre patronne. Je vous dirai comment nous allons l'enlever et vous suivrez mon conseil. Si Dieu le veut, nous réussirons à l'emporter avec nous. Si l'on nous rattrape on nous tuera, mais nous ne nous attristerons pas, car, alors, ce sera pour Sion, pour notre patronne, que nous mourrons. »

Tous se levèrent. Ils baisèrent la tête d'Azaryas, son front, ses yeux et ils lui dirent :

« Tout ce que tu nous ordonneras, nous le ferons, pour l'amour de Sion, notre patronne. Nous sommes prêts à vivre et à mourir avec toi. S'il faut mourir, peu nous importe ! S'il faut vivre, c'est que la volonté de Dieu aura été faite. »

Zacharie, fils de Joas, prit la parole et dit :

« Je ne peux me tenir de joie à cause des paroles que je viens d'entendre. Certes tu dis la vérité quand tu affirmes que tu peux enlever Sion, et jamais le mensonge n'a souillé ta bouche. Tu vas et tu viens librement dans la Maison de Dieu, à la place de ton père. Chaque jour les clefs du Tabernacle sont entre tes mains. Avant qu'on te les reprenne entreprends ce que nous avons à exécuter ! Tu connais, toi, les armoires secrètes que Salomon a fait construire. Tu sais le lieu où les prêtres ne pénètrent pas, excepté ton Père, lui seul : le Saint des Saints où chaque année le Grand Prêtre se présente afin de racheter, par un sacrifice, ses fautes et celles de son peuple. Pense. Choisis. Ne t'endors pas ! Décide par quels moyens nous allons enlever Sion et l'emmener avec nous, puisqu'on nous a consacrés à elle. Quelle joie pour nous ! Quelle tristesse pour nos parents ! »

Azaryas leur dit :

« Faites ce que je vous demande. Donnez-moi chacun dix derhem. Je les porterai au charpentier du temple afin que, tout de suite, il me taille deux planchettes très fines. Il faut qu'elles aient, en longueur et en largeur, les proportions de notre patronne. Je lui indiquerai exactement les mesures. Je

lui dirai : « Fais-moi un pupitre, car nous partons sur la mer, et si le boutre va au naufrage je me servirai de ces planchettes pour me sauver des vagues. » Mais, lorsque je posséderai ces bois, je les joindrai ensemble, je les mettrai au lieu et place des Tables de la Loi sous les ornements sacrés, et pour Sion, je l'enlèverai, je creuserai le sol, je l'enterrerai jusqu'au jour de notre départ, je ne dirai rien de ce que j'aurai fait à notre Seigneur le Roi David tant que nous serons pas loin d'ici. »

Chacun des jeunes gens donna dix derhem avec plaisir ; ainsi furent recueillis cent quarante derhem, et Azaryas les porta au charpentier. Immédiatement cet homme tailla les planchettes qu'on lui demandait dans du bon bois qu'il emprunta à la réserve du Temple. Azaryas était satisfait du travail : il montra ces planchettes à ses amis.

Et voici que, la nuit, tandis qu'il dormait, un Ange de Dieu se montra à lui et lui dit :

« Prends quatre chevreaux d'un an pour les sacrifier en expiation de tes péchés, des tiens, de ceux d'Elmeyas, d'Abyssa et de Meukri. Joins-y quatre agneaux purs d'un an et une génisse qui n'ait pas porté le joug. Tu les sacrifieras du côté de l'Orient, à droite, à gauche, et vers la sortie de l'Occident. Puis tu diras à ton Seigneur David qu'il demande à son père Salomon, la permission d'en user de même, et il adressera sa prière en ces termes : « Ô mon Père ! Je te demande une seule faveur : a permets-moi,

avant mon départ, d'offrir l'holocauste à la Terre Sacrée de Jérusalem, en l'honneur de Sion, Sainte, Céleste, de la Table de la Loi de Dieu. » Il demandera encore que, toi, le fils du Grand Prêtre, qui connais le rite, tu sois chargé du sacrifice. On te commandera de le diriger et, après, je t'apprendrai comment tu dois t'y prendre pour faire sortir du Temple l'Arche d'Alliance. Aussi bien toutes ces choses arriveront de la part de Dieu. Israël a abandonné son Dieu ; Dieu veut que son Arche soit enlevée du milieu d'Israël. »

Quand Azaryas sortit du sommeil, il se sentit inondé de joie ; son cœur était soulevé, sa pensée rayonnait, lumineuse. Il se souvenait de tout ce que l'Ange du Songe lui avait révélé pendant la nuit. Il alla donc trouver ses frères, là où tous étaient rassemblés. Il leur conta quel message lui avait apporté l'Envoyé du Seigneur, et que l'Arche d'Alliance viendrait dans leurs mains par la volonté de Dieu, et que Dieu prenait sa gloire à Israël, en châtement de tant d'abandons, pour la leur donner à eux-mêmes.

« Et maintenant, leur dit-il, réjouissez-vous avec moi de l'annonciation que j'ai reçue ! La Grâce du Sacerdoce part avec nous en même temps que la Puissance de la Royauté. C'est la volonté du Très-Haut. Allons donc avertir le Roi David afin qu'il prie son père de lui laisser faire le sacrifice. »

Ils allèrent trouver le Roi David pour lui porter cet avis, et David céda à leurs conseils. Il manda aussitôt Joas, fils

de Jodahé. Il l'envoya à son père Salomon, porteur de cette prière :

« Majesté, renvoyez-moi dans mon pays avec le bien dont vous m'avez comblé. Que votre bénédiction me suive partout où j'irai. Mais, avant de me séparer de vous, il faut que je vous adresse une prière exceptionnelle : si j'ai grâce devant vous, ne détournez pas votre visage de moi, et, vous qui m'avez permis de partir, souffrez que j'offre ici l'holocauste du rachat pour les péchés que j'ai pu commettre dans cette Sainte Patrie de Jérusalem, la Terre de Sion, le Royaume de l'Arche d'Alliance. Salut à Votre a Grandeur. »

Joas, fils de Jodahé, rapporta ces paroles au Roi Salomon. Et celui-ci, les ayant entendues, fut ravi. Il donna l'ordre que l'on organisât le sacrifice. Il fit largesse des animaux que son fils devait sacrifier en offrande à Dieu : dix mille taureaux, dix mille bœufs et vaches, dix mille moutons, dix mille chevreaux et des animaux sauvages qu'il est permis de manger, dix de chaque espèce. Les oiseaux purs, dix de chaque espèce. Et l'holocauste du froment : quarante charges de froment dans des bassins d'argent, qui, chacun, contenaient douze pesées.

Voilà tout ce que le Roi Salomon donna à son fils. David envoya encore vers son père pour demander :

« Je souhaiterais qu'Azaryas sacrifiât à ma place ? »

Salomon répondit :

« Fais comme tu voudras. »

Et cet ordre mit Azaryas dans l'allégresse du cœur. Il partit, il amena une génisse qui n'avait pas porté le joug, quatre agneaux d'un an, quatre chevreaux purs, choisis dans le troupeau de son père. Et le Roi David se rendit au sacrifice.

Les prêtres, les pauvres, s'étaient rassemblés en masse. Les oiseaux du ciel partageaient joyeusement avec eux. Or, ce même jour, après qu'Azaryas eut sacrifié selon l'ordre d'En-Haut, après que chacun se fut retiré dans sa maison où sur les places, l'Ange du Seigneur apparut de nouveau, dans un songe, au fils de Sadoq. Il sortait de lui une lumière, éclatante comme une colonne de feu, qui remplissait la maison.

L'Ange réveilla Azaryas et lui dit :

« Lève-toi. Ne tremble pas. Prends courage. Tu vas faire lever Elmeyas et Abyssa, tes frères, et Meukri. Tu apporteras les planchettes de bois. Moi, je t'ouvrirai les portes de la Maison de Dieu. Tu prendras les Tables de la Loi, sans crainte, sans tristesse, sans risque de châtement. J'ai été désigné par Dieu pour vivre à côté d'elles. Je te servirai de guide tandis que tu les emporteras. »

Azaryas fit lever ses trois frères sur-le-champ. Il se chargea des tablettes de bois, et partit en les emportant pour la Maison de Dieu. Il trouva toutes les portes jusqu'à celles du lieu où se trouvait l'Arche d'Alliance ouvertes du dehors. Il s'avança, et, en un clin d'œil, elle fut enlevée. Car l'Ange de

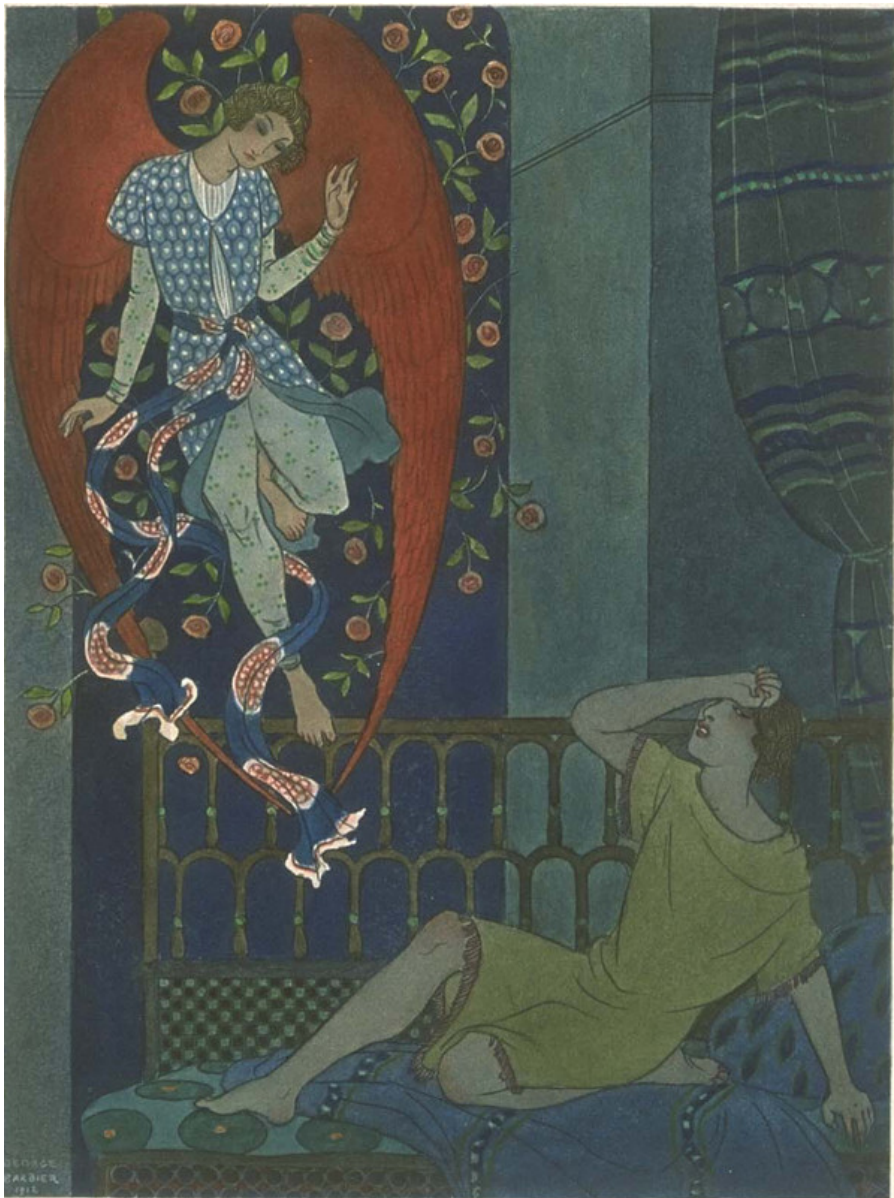
Dieu les aidait et, si la volonté de Dieu ne les avait pas couverts, ils n'auraient pas réussi si promptement. À la place de Sion ils mirent les planchettes de bois. Ils les couvrirent avec les vêtements sacrés. Ils refermèrent les portes comme avant. Ils emportèrent l'Arche, à eux quatre. Ils la mirent dans l'endroit qu'ils avaient préparé d'avance pour la cacher. Ils recouvrirent la place avec des tapis de soie. Ils la laissèrent dans ce lieu secret, pendant sept jours et sept nuits.

Cependant le Roi d'Éthiopie était dans le contentement que lui donnait son départ pour sa Patrie. Il alla chez son père chercher l'imposition de ses mains.

L'Ange réveilla Azaryas et lui dit :
« Lève-toi. Ne tremble pas. Prends courage. »

GEORGE BARBIER, *del.*

Chap. VII, p. 44.



Il lui dit :

« Bénissez-moi, mon Père. »

Il s'inclina. Salomon le releva, le bénit, puis, posant la main sur la tête de son fils, il prononça :

« Sois béni par Dieu, mon Créateur, qui a béni mon père David, qui a béni Abraham. Qu'il soit avec toi pour toujours. Que ta postérité soit bénie comme l'a été celle de Jacob. Sois bon et non méchant, grand et non petit, pur et non corrompu, sain et non pécheur, patient et non coléreux. Que tes ennemis vivent dans la terreur de ton nom, qu'ils s'abaissent devant tes pieds. Que Sion, l'Arche d'Alliance de Dieu, te soit un guide pour toujours. »

De nouveau, après la bénédiction de son père, David s'inclina.





VIII



ES compagnons de David avaient chargé les Tables de la Loi sur un char. Ils les avaient couvertes avec de vieux harnais, des vêtements usés, des objets de rebut. Ensuite ils accumulèrent leurs bagages sur les autres chars. Les Grands Chefs s'étaient levés de leurs sièges, les cornes sonnaient, la ville faisait entendre sa voix et le spectacle était majestueux. Partout on voyait de la joie; partout éclatait la grâce. Les Chefs et les enfants poussaient des cris, mais les vieilles et les jeunes filles pleuraient, parce qu'elles voyaient partir les enfants de leurs Chefs, les Forces d'Israël.

Et ce n'était pas sur eux seuls que pleurait la Ville, mais sur son âme qui allait partir avec eux. Certes, ils ne savaient pas encore que l'Arche d'Alliance était en train de les quitter, mais leurs cœurs l'avaient senti. Et ils pleurèrent à flots, comme avaient pleuré les Égyptiens quand Dieu tua tous les premiers-nés du pays. Il n'y eut pas une maison où l'on ne pleurât ; les hommes comme les animaux. Jérusalem se sentit émue comme si elle venait d'être prise de vive force par une armée ennemie qui eût enlevé ses murailles, saisi ses habitants, pour les passer par le tranchant du fer.

Or, par ces lamentations, par ces larmes, Salomon lui-même fut troublé de la même façon que Jérusalem. Il écarta le rideau de la fenêtre de son Palais, et il regarda par-dessus la ville. Il vit que tous pleuraient, que tous marchaient en larmes, tel l'enfant que l'on a arraché de force des mamelles de sa mère. La mère se sauve de lui, mais l'enfant court derrière elle, en pleurant. Comme ce nourrisson tous pleuraient, tous se lamentaient ; chacun laissait tomber des larmes de ses yeux, chacun mettait des cendres sur sa tête. Et Salomon, lui-même, quand il vit le cortège de son fils qui partait avec tant de majesté, au milieu de la multitude, fut troublé et saisi de frayeur. Ses larmes roulèrent sur ses joues. Il dit :

« Malheur à moi ! Ma gloire est passée. Le diadème de ma confiance est tombé. Mes entrailles me brûlent parce que

mon fils part. Il a arraché la majesté de mon pays. Il a entraîné les Enfants de ma Force. Ainsi notre Grandeur sort de chez nous, notre Royauté a été dérobée par un peuple qui ne connaît pas Dieu. Le Prophète l'avait prédit : « Ceux qui me cherchent ne me trouveront pas. » Et maintenant, ce sont ces étrangers qui posséderont la Science et la Sagesse. C'était sûrement à eux que songeait mon père David quand il a dit dans ses prophéties : « Les Éthiopiens adoreront Dieu et leurs ennemis mangeront des cendres ; » à eux quand il a dit : « L'Éthiopie ne tend sa main qu'à Dieu, et Dieu la défend par la gloire, et les Rois de la Terre rendent grâce au Seigneur. » C'est à eux qu'il a pensé pour la troisième fois quand il a annoncé : « Eloffi, Tyr, les peuples d'Éthiopie qui sont nés sans la Loi trouvent la Loi. Ils disent à Sion qu'elle est leur Mère. » C'est peut-être pour l'accomplissement de cette destinée que mon fils est venu de moi. »

Il se tourna vers le Grand Prêtre Sadoq et lui dit :

« Va au sanctuaire et, parmi les premiers ornements qui habillent Sion, prends les vêtements d'or fin ciselés, tissés d'or, brodés de toutes les vanités d'or que les Philistins inventèrent pour Sion quand elle était leur captive. Prends aussi l'étoile relevée de ces grelots d'or que Moïse fit accrocher aux vêtements sacerdotaux de son frère Aron, lorsque, avec les Israélites, il pénétra sur la Terre de Qadès. Mets à la place de ce que tu enlèves ces vêtements que je te

donne. Pour ces richesses emporte-les de Sion, donne-les à mon fils David, car, par le message de Tamrin, son serviteur, la Mère de mon fils m'a fait dire : « Envoie-nous les vêtements de Sion pour que nous les adorions, nous et ceux qui sont au-dessous de nous, dans tout notre Royaume. » Tu donneras ces vêtements à mon fils et tu lui diras : « Reçois ces vêtements de Sion, car toi-même et ta Mère me les avez demandés afin que vous ne vous comportiez pas comme des païens et qu'ils soient l'objet unique de votre adoration. Que Sion, les Tables de la Loi de Dieu, te soient un guide, partout où tu te trouveras. Nous, avec qui elles sont toujours, nous ne vivons pas pour leur honneur. Vous, sans qu'elles soient avec vous, vous avez déjà commencé de les honorer. Ces choses, Dieu les a annoncées à Élie, le Prêtre, par la bouche du Prophète Samuel quand il a dit : — « J'avais voulu te rehausser, toi et la Maison de ton Père, en te faisant encenser les Tables de ma Loi, en te laissant debout, devant moi, jusqu'à la consommation des siècles. Mais, maintenant, je regrette ma décision. Je détourne mon visage de toi, car tu m'as ignoré, moi et ma puissance ; tu as aimé tes enfants plus que moi, et, désormais, je veux honorer qui m'honore, abaisser qui m'abaisse, abolir tes descendants. » Voilà ce que Dieu dit, parce que les enfants d'Élie l'avaient déshonoré. Pour toi, tu porteras ces paroles de ma part à mon fils : « Prends ces vêtements de Sion, et tous ces ornements. Qu'ils te tiennent lieu de Sion. Mets-les dans ta

tente. Quand tu voudras jurer, jure par eux, afin de ne pas prononcer les noms des dieux des païens. Quand tu voudras sacrifier, sacrifie dans la direction de Jérusalem, de Sion la Sainte ; enfin, quand tu prieras, prie dans la direction de Jérusalem et vers nous. »

Sadoq, le grand prêtre, partit pour exécuter cet ordre. Il prit ceux des vêtements de Sion que Salomon lui avait commandé de transmettre à son fils. Et, en recevant ces présents, David fut dans l'allégresse de la joie. Plus que jamais il glorifia son père, il l'admira. Il dit :

« À cause de ma foi les Tables de la Loi de Dieu seront mes patronnes. » Et Azaryas déclara devant son père Sadoq :

« Je suis heureux du don de ces vêtements. Mais combien je serais plus satisfait si je possédais Celle-là même à qui ces vêtements appartiennent ! » Son père lui répondit :

« Tu dis vrai. Nous aurions été plus heureux si le fils de notre Roi n'était pas parti pour son pays, et s'il était demeuré ici afin de nous gouverner. »

Ensuite Sadoq dit au Roi d'Éthiopie :

« Promets-moi que tu confieras la garde de ces vêtements de notre Sainte Patronne à mon fils que voici, afin qu'elle soit son honneur, afin qu'elle le protège durant sa vie, et, après lui, ses descendants. Je te demande encore de lui accorder la dîme, et un domaine dans ton Royaume. Qu'il soit ton prêtre, ton guide, ton prophète, ton instructeur des

Choses Saintes, celui de tes descendants, qu'il sacre tes fils et les fils de tes fils. »

Le Roi David répondit :

« Qu'il en soit ainsi que vous le dites. »

Sur quoi Azaryas prit les vêtements de Sion des mains de son père. Il les fit charger sur un char, puis on sella les chevaux, les mulets, ils partirent.

Et Saint Michel les guidait. Il écartait ses ailes toutes grandes, en les précédant. Il les faisait marcher sur la mer comme si ses flots eussent été un continent. Sur la terre il les enveloppait dans des nuages pour leur dérober l'ardeur du soleil. Les chars se guidaient d'eux-mêmes ; leurs roues roulaient à une coudée au-dessus de la terre ; hommes, chevaux, mulets, chameaux allaient du même train. Ceux qui étaient montés sur eux se sentaient élevés d'une main au-dessus de leur selle. Et toute leur troupe avançait comme un bateau sur la mer, lorsque le vent le pousse.

Ainsi ils arrivèrent à Gaza, dans la province que Salomon, le Roi, avait donnée à la mère de David, lors de sa visite à Jérusalem. De là, en une seule journée, ils atteignirent l'Égypte. Ils joignirent l'endroit qui se nomme Mesrin.

Quand les Fils des Forces d'Israël virent qu'ainsi sans fatigue, sans souffrances de faim ni de soif pour eux ni pour leurs animaux, mais dans le bien-être de ceux qui viennent d'être rassasiés, ils avaient franchi en un seul jour, la distance de treize journées de marche, ils comprirent que ce

miracle était un effet de la grâce de Dieu. Ils s'adressèrent donc à leur Roi et lui dirent :

« Déchargeons ici nos chars, car nous sommes arrivés à l'eau d'Éthiopie. Ce fleuve descend de chez vous et arrose l'Égypte. »

Ils déchargèrent leurs chars. Ils dressèrent leurs tentes, puis les Fils des Forts d'Israël se rassemblèrent pour se rendre tous ensemble chez leur Roi. Ils éloignèrent de lui le peuple, ils lui parlèrent à part :

« Voulez-vous que nous vous confiions un secret ?
Pourrez-vous le garder en vous-même ? »

David répondit :

« Je le pourrai, et ce que vous m'aurez dit ne sortira pas de moi jusqu'à ma mort. Je garderai le secret. »

Alors on lui révéla :

« La lumière était descendue du Ciel. Sur le Sinaï, elle avait été donnée à Israël. Elle était la protectrice des descendants d'Adam et de Moïse, des fils de Jessé. Voici que, par la volonté de Dieu, elle est venue chez vous. Les choses que nous vous annonçons n'ont pas été faites de notre part, mais sur le commandement de Dieu. Ce n'est pas nous qui les avons réalisées : Dieu a voulu ce qui est arrivé. Nous souhaitions posséder la lumière : Dieu nous a exaucés. Nous nous étions mis d'accord : il a embelli notre projet. Nous avons parlé, il a agi. Or, à cette heure, vous-même et votre pays, vous êtes devenus les Élus de Dieu. En effet,

il a bien voulu qu'elle fût à vous, Sion, la Sainte, la Céleste, la Table de la Loi. Ah! qu'elle vous soit un guide à vous et à vos descendants! Car, vous ne pourrez pas la transporter où vous voudrez : c'est elle-même qui va où elle veut. Si elle n'y consent pas, personne ne peut l'emporter ni la prendre. Et elle est ici, notre Reine, notre Mère, notre appui, notre aide, notre gloire, notre grâce, notre universelle guérison! »

Azaryas fit un signe à Elmeyas et lui dit :

« Va, embellis et vêts notre Reine, afin que notre Roi la voie! » Quand Azaryas eut prononcé ces mots, le Roi David eut un sursaut. Il appuya ses deux mains sur son cœur. Il soupira trois fois, il dit :

« Ô Dieu! Est-il vrai que, dans ta miséricorde, tu as pensé à nous qui étions abandonnés? Tu t'es séparé de ton peuple pour que je voie de mes yeux ta Demeure, Sion, Sainte, Céleste? Quelles grâces allons-nous rendre à Dieu pour la grâce qu'il vient de nous faire? Sans que nous ayons, vis-à-vis de lui, aucun mérite, il nous a couronnés de gloire et d'honneur. Levons-nous! Allons le glorifier, car il est bon pour les bons et sa gloire sera pour toujours. »

Et le Roi se leva. Il bondit de joie comme un agneau, comme le petit qui est rassasié du lait de sa mère. Sa joie était pareille au plaisir de son aïeul David quand ses pieds dansèrent devant l'Arche d'Alliance de Dieu. En même temps que l'allégresse transportait son cœur sa bouche chantait. Que dire de plus au sujet du plaisir, du conten-

tement de cœur, des danses, des cris de joie, qu'il y eut au campement du Roi d'Éthiopie ? L'un parlait à l'autre de ce qui était arrivé, et, tous les deux, ils dansaient. Ils battaient des mains, ils admiraient, ils levaient leurs bras vers le ciel. Ils se prosternaient le front contre terre. Ils rendaient louange à Dieu de tout leur cœur. Le Roi entra là où était l'Arche, il se tint debout devant elle. Il fit la gémulation. Il l'embrassa et dit :

« Louange soit à Toi, Seigneur, le Dieu d'Israël, car tu fais ta volonté et non pas celle des hommes. Tu as suspendu la Sagesse du Sage, tu as enlevé ton conseil à celui qui donnait le conseil. Tu fais sortir le pauvre d'un puits et tu lui creuses toi-même des marches dans le rocher. Dans tes mains tu tiens un calice fort et débordant pour ceux qui t'aiment, un vase sans fond, creux comme un gouffre, pour ceux qui ne t'aiment pas. Pour nous, nous trouverons notre salut en Sion. Elle éloignera le péché de ton peuple ; la bonté et la miséricorde déborderont par notre effort sur l'Univers, car nous sommes l'œuvre de tes mains. Qui pourra nous surpasser si tu nous aimes comme tu as aimé Israël, ton peuple ? Qui s'opposera à ta volonté s'il te plaît de nous élever jusqu'au ciel devant ton Trône ? Entre tes mains tu tiens la mort, la vie, la gloire, le déshonneur. Tu es Celui qui punit et qui pardonne, qui t'empportes et qui t'adoucis. C'est Toi qui sondes les cœurs et les reins. Tu donnes et tu reprends, tu plantes et tu arraches, tu bâtis et tu abats ; la beauté et

l'horreur sont dans ta main ; tout t'appartient, tout vient de Toi, tout a été fait par Toi. Et Toi, Table de la Loi de Dieu, sois notre rempart partout où tu iras, où nous te porterons, dans nos demeures, au-dehors, ici, là, ailleurs, sur la mer et sur le sol, dans la montagne et dans la vallée, dans les chemins du ciel et dans ceux de la terre, pour les rois, pour leurs ministres, pour nos peuples. Sois-nous une forteresse ; nous serons tes murailles. Sois notre Reine, nous serons tes sujets. Sois notre guide, nous marcherons derrière Toi. Ne nous dédaigne pas et ne t'irrite pas à cause du nombre de nos péchés, car nous sommes un peuple qui vécut sans la Loi. Nous n'avons pas appris à chanter tes louanges. Mais, maintenant, tu vas nous instruire, tu vas ouvrir nos esprits, afin que nous apprenions à te louer et que ton nom soit célébré par nos bouches, jour et nuit, dans les siècles des siècles. Ô Sion ! Lève-toi ! Habille ta Force pour vaincre tes ennemis. Donne la vigueur à tes Rois. Déshonore ceux qui ne t'aiment point ! Satisfais ceux qui t'aiment ! »

Après ces mots, le Roi tourna autour des Tables et dit :

« Voilà Sion ! Le remède ! Voilà le remède, le remède ! Voilà le bonheur ! Voilà la lumière éclatante comme le soleil ! Voilà la jeune épousée dans son vêtement de noces ! Non pas une robe de gloire et de vanité qui se corrompt ! Non ! Elle est vêtue de la gloire et de la louange qui viennent de la part de Dieu ! Ne t'éloigne pas quand nous t'approcherons ! Reste avec nous jusqu'à ce que ton Seigneur arrive et règne

sur Toi, car tu es la Demeure du Dieu du Ciel. » Telles furent les paroles que prononça le Roi David, fils de Salomon, Roi d'Israël dans le mouvement de son plaisir ; car, l'Esprit de Prophétie était descendu sur lui, il ne savait pas ce qu'il disait. Et tous ceux qui l'entendaient admiraient. Et ils se demandaient :

« Il est le fils d'un prophète... Est-il lui aussi au nombre des prophètes ? » Après cela ils touchèrent les harpes, sonnèrent les trompes, frappèrent les tambours ; ils commencèrent d'entonner des chants de musique et de plaisir. Le fleuve d'Égypte était rempli de cris de joie, et, aux leurs, se joignaient les cris et les musiques des habitants du Pays.

Les idoles commençaient de tomber : celles qui ont été façonnées par les mains et qui représentent des hommes, des chiens, des chats. Et les temples, les aigles d'or et d'argent, les oiseaux qui leur ressemblent s'écroulaient ; car l'Arche fulgurait sur son passage comme le soleil. Tout était ébranlé par sa majesté, et tout tombait en ruine.

On l'habilla de ses vêtements ; on porta devant elle sa housse ; on la posa sur un char que l'on avait tapissé, drapé, en dessus, tout autour, avec des soies précieuses. Les siens chantaient devant elle et derrière elle. Et ils se remirent en route, comme avant.

Les Égyptiens les accompagnèrent. Ils s'inclinaient à la vue de l'Arche d'Alliance, qui s'avancait, prompte comme un soleil clans le ciel, qui passait, rapide comme une ombre.

Et, tous, courant avec elle, devant, derrière son char, ils arrivèrent à la mer où ils trouvèrent les bateaux. C'est la Mer Rouge qui fut déchirée par la main de Moïse. Quand Sion se fut approchée de ce rivage dans un cortège de chants, de musiques et de harpes, la mer la reçut avec les siens et les balança sur sa vague.

Le mugissement de la mer était comme une montagne qui s'écroule, comme le rugissement du lion dans le désert. Elle se faisait entendre au loin, comme le tonnerre de la saison des pluies, qui roule au pays de Damas et d'Éthiopie. Elle s'abaissait devant l'Arche. Et, quand les lames s'enflaient, ainsi que des montagnes, les chars s'enlevaient de trois coudées au-dessus de leur crête. La vague et son jeu se joignaient aux chants des cantiques. C'est très beau le jeu de la mer, grand, ample, admirable.

Quand Sion se fut approchée de ce rivage dans un cortège de chants, de musiques et de harpes, la mer la reçut avec les siens et les balança sur sa vague.

MICHEL ENGUEDA-WORK, *del.*

Chap. VIII, p. 54.



Et ils se remirent en route, comme avant.
Les Égyptiens les accompagnèrent. Ils s'inclinaient à la vue
de l'Arche d'Alliance, qui s'avançait, prompte comme un so-
leil dans le ciel, qui passait, rapide comme une ombre.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. VIII, p. 54.

Les animaux qui vivent en elle, ceux que l'on connaît et ceux que l'on ne connaît pas, sortaient pour adorer l'Arche. Et les oiseaux qui volent sur elle planaient au-dessus de l'Arche. Ils l'enveloppaient du battement de leurs ailes. C'était une joie complète pour la Mer Rouge et pour les Éthiopiens.

Ils franchirent la mer. Ils étaient plus heureux que les Israélites, lorsqu'ils sortirent d'Égypte, du côté du Sinäi. Ils passèrent la nuit à Qadès, et, là aussi, les anges les entourèrent en chantant. Ils joignaient leurs cantiques spirituels à ceux des enfants de la terre.

Après cela, les voyageurs chargèrent leurs chars. Ils traversèrent le Pays de Medyam. Ils le laissèrent derrière eux. Ils arrivèrent au Pays de Bélontos qui est une dépendance de l'Éthiopie. Là, ils se sentirent satisfaits, et ils se reposèrent. En effet, ils étaient arrivés dans les dépendances de leur Patrie. Ils y rentraient avec la gloire, avec le contentement de leurs cœurs, sans fatigue du voyage, puisque, par la vertu de Saint Michel Archange, une force céleste avait poussé leurs chars.

Et toutes les provinces d'Éthiopie tressaillaient de joie car Sion arrivait comme le soleil dans les ténèbres, illuminant toute vie sur son passage.



Il avait envoyé en avant des éclaireurs à cheval pour qu'ils découvrirent les pillards et revinssent l'informer.

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. IX, p. 59.



IX



QUAND le Grand Prêtre Sadoq retourna chez Salomon après le départ des Éthiopiens, il le trouva dans la tristesse.

Le Roi le regarda et lui dit :

« Autrefois, tandis que la Reine Make-da dormait à mon côté, j'ai eu une vision pendant la nuit. Il m'a semblé que je planais au-dessus de Jérusalem. Le Soleil descendait du ciel sur le Pays de Juda. Il éclairait ardemment. Un peu après il s'est couché et je l'ai vu qui se relevait sur l'Éthiopie. Il n'est pas revenu sur le Pays de Judée. Alors j'ai vu un autre Soleil qui descendait du ciel sur notre peuple. Il éclairait plus vivement que l'ancien, mais les hommes d'Israël n'ont pas vou-

lu lever les yeux vers lui. Ils ont essayé d'enterrer sa lumière. Lui est ressorti de la terre, en éclairant, dans un endroit où l'on ne croyait pas qu'il surgirait. Et, depuis, il a brillé sur le Pays de Rome, sur l'Éthiopie et sur leurs dépendances. »

Le Grand Prêtre Sadoq répondit et dit :

« Majesté ! Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt d'une telle vision ? Vous faites trembler mes genoux ! Malheur à nous, les fondateurs d'Israël, si l'on a pris notre Reine, Sion, Sainte, Céleste, les Tables de la Loi de Dieu ! »

Le Roi répondit et dit :

« Notre intelligence est obscurcie, notre pensée a décliné comme le Soleil de Sion, la Sainte, qui m'est apparu tandis que je dormais aux côtés de la Reine d'Éthiopie. Dis-moi, l'autre jour, quand tu as enlevé les vêtements d'honneur qui habillent Sion, t'es-tu assuré si elle était là, elle-même ?

Sadoq répondit :

« Majesté, j'ai enlevé trois des vêtements qui sont sur elle, et je vous les ai apportés, après l'avoir recouverte de ceux que vous m'avez donnés en échange. »

Le Roi dit :

« Maintenant va vite ! Regarde notre Reine, assure-toi de sa présence ! »

Sadoq prit les clefs, il partit, il ouvrit les portes de la Maison de Dieu. Il entra en se hâtant. Il regarde, il cherche. Il

ne trouve rien, si ce n'est les planches de bois, le simulacre d'Azaryas, appuyées à l'endroit où autrefois était Sion.

À cette vue, il tombe le front contre terre ; son âme coule hors de lui dans la terreur et il demeure glacé.

Cependant, comme il tardait à revenir, Salomon envoya vers lui Joas, fils de Jodahé.

Joas entre. Il le trouve à terre, tombé comme un mort. Il lui soulève la tête, il l'étend, il n'en obtient rien. Il écarte ses vêtements, il le tâte pour voir s'il lui trouvera quelque chaleur. Alors il l'appuie contre une table, et, lui-même, il regarde du côté du Tabernacle de Sion.

Il s'approche, il le trouve vide. Il tombe à terre ; il se relève ; il met de la cendre sur sa tête ; il prend la fuite ; il sort hors des portes ; il crie devant la Maison de Dieu.

Et son cri fut entendu jusqu'au Palais du Roi. Aussitôt Salomon se leva. Il donna l'ordre de publier la nouvelle dans la ville, de sonner les cornes d'alarme, de poursuivre les gens du Pays d'Éthiopie. Il voulait, si l'on atteignait son fils, qu'on le lui ramenât avec l'Arche. Pour tous les autres, il ordonnait qu'on les passât par le tranchant du fer.

Il prononça ces mots de sa propre bouche.

« Dieu vivant ! Dieu d'Israël ! Que tous meurent ! Ils ont volé votre Maison ! Ils ont voulu souiller la Demeure de Votre Nom en allant l'établir dans ce pays sans Loi ! »

Sur ces mots, le Roi Salomon se leva avec fureur pour courir à la poursuite.

Et, dans le temps que le Roi, ses officiers et ses Forts se levaient pour combattre, les vieillards d'Israël se rassemblèrent dans la Maison de Dieu avec les veuves, les femmes anciennes, les vierges. Et ceux-ci, tous ensemble, pleurèrent à cause de Sion ; car elle était partie de chez eux, la Table de la Loi de Dieu.

Après plusieurs heures, le Grand Prêtre Sadoq reprit ses sens. Le Roi avait donné l'ordre à ses soldats de battre le chemin à droite et à gauche. Il soupçonnait en effet que, inquiets de leur vol, les Éthiopiens s'étaient jetés en dehors de la grande route. Quant à lui, il suivit leurs traces. Il avait envoyé en avant des éclaireurs à cheval pour qu'ils découvrirent les pillards et revinssent l'informer.

Ces éclaireurs arrivèrent au Pays de Mesr, là où les Éthiopiens avaient campé avec le Roi et où l'on avait acclamé Sion. Ils questionnèrent les habitants.

Les gens d'Égypte leur répondirent :

« Il y a longtemps que ceux d'Éthiopie sont partis d'ici. Ils volaient sur leurs chars comme des anges. Ils étaient plus légers que les aigles dans le ciel. »

Les éclaireurs répondirent :

« Quel jour sont-ils partis de chez vous ? »

Les Égyptiens répondirent :

« Il y a neuf jours qu'ils sont partis de chez nous. »

Ayant recueilli ces renseignements, les cavaliers de Salomon se divisèrent en deux troupes : la moitié d'entre eux

retourna sur ses pas, l'autre moitié poursuivit sa recherche du côté de la Mer Rouge.

Ceux qui étaient revenus vers le Roi, lui dirent :

« Nos compagnons ont persévéré dans la poursuite, nous autres, nous sommes revenus pour vous avertir. Ô Roi ! Jugez par vous-même : ils sont partis de chez nous un lundi. Dès le mardi, ils étaient arrivés au fleuve du Pays de Mesr. Nous autres, qui, par vos ordres, venions de Jérusalem, nous avons atteint le fleuve le dimanche. Il nous a fallu quatre jours pour revenir vers vous. Examinez donc dans votre intelligence, à quelle distance d'éloignement ces Éthiopiens sont maintenant parvenus. » Mais Salomon s'emporta de colère et il ordonna :

« Saisissez ces hommes jusqu'à ce que l'on vérifie l'exactitude de leur témoignage ! »

Et le Roi se mit lui-même en mouvement avec sa Force. Il arriva au Pays de Gaza. Il interrogea les habitants. Il leur demanda :

« Quand mon fils est-il passé chez vous ? »

Ils dirent :

« C'est un mardi qu'il a traversé notre territoire. Personne ne marchait sur la terre, dans son escorte, mais vraiment les chars étaient portés par le vent, plus légers que les aigles dans le ciel. Leurs bagages allaient aussi vite qu'eux, par le même artifice. Et nous avons cru que ceci

était l'œuvre de votre Science, que vous leur aviez donné des chars qui marchaient par le vent. »

Salomon demanda encore :

« Est-ce que Sion Sainte, la Table des Lois de Dieu était avec eux ? » Ces gens répondirent :

« Nous n'avons rien vu. »

Salomon passa au-delà. Il trouva un officier de Pharaon que le Roi d'Égypte avait envoyé au-devant du Roi Salomon, avec de grands cadeaux, et avec une importante somme d'argent. Cet officier se prosterna ; mais immédiatement Salomon commença de le questionner, avant qu'il eut pu remettre son présent et s'acquitter de sa commission.

Et les Dieux de mon Roi et les Palais de ses Dieux se sont
écroulés de même.

MICHEL ENGUEDA-WORK. *del.*

Chap. IX, p. 61.



Il demanda :

« As-tu vu les Éthiopiens quand ils ont passé par ici ? »

L'envoyé de Pharaon répondit :

« Vous êtes le Roi pour l'éternité. D'Alexandrie, mon Seigneur Pharaon m'a envoyé vers vous et voici pourquoi je viens. En quittant Alexandrie je suis entré dans le pays de Qafra, qui est terre de mon Roi. Les gens d'Éthiopie dont vous me parlez, étaient déjà arrivés. Le mardi ils passaient le fleuve de Mesr. Ils faisaient résonner leurs harpes, leurs chars roulaient comme s'ils étaient poussés par une Force Céleste. Ceux qui les voyaient disaient : « Ceux-ci, qui sont de la Terre, semblent du Ciel. Qui donc au monde possède une Science supérieure à celle de Salomon, Roi d'Israël ? Cependant, jamais lui-même n'est monté sur un char vivant comme ceux-ci ! » Et tous les habitants du pays, ceux qui demeurent dans des maisons hautes, sont venus témoigner que, à l'entrée des Éthiopiens dans ce Pays d'Égypte, nos idoles sont tombées et qu'elles se sont brisées. Et les Dieux de mon Roi et les Palais de ses Dieux se sont écroulés de même. Quand nous avons interrogé les docteurs de nos sciences divines, les savants d'Égypte, sur la raison qui fait crouler nos Dieux, ils ont répondu : « La Demeure du Dieu d'Israël était descendue en Israël pendant des siècles ; elle s'était fixée dans ce pays ; mais voici qu'elle vient d'entrer sur la Terre d'Égypte ; et alors nos Dieux sont tombés et ils se sont brisés. » Je vous interroge donc à mon tour. Ô

Roi, il n'y a personne sous le ciel qui égale votre Science. Pas un être vivant ! Pourquoi donc avez-vous donné ces Tables de la Loi de votre Dieu que vos Pères vous avaient léguées ? Nous avons entendu dire que c'étaient elles qui vous gardaient des mains de vos ennemis. L'Esprit des Prophètes vous parlait en elles ? Le Dieu du ciel habitait en elles par son Saint-Esprit ? Vous vous appeliez les hommes de la Maison de Dieu ? Pourquoi avez-vous donné votre gloire à d'autres ? »

Salomon fut inspiré par sa Sagesse et il répondit :

« Comment ces étrangers auraient-ils pu enlever notre Reine ?... Ils ne l'ont pas emportée avec eux, puisqu'elle est avec nous... »

Mais, aussitôt il rentra dans sa tente, et il pleura à flots, disant :

« Ô mon Seigneur ! Est-ce donc dans mon temps que tu retireras de nous ton Arche d'Alliance ? Est-ce à moi que tu l'enlèves ? Au lieu de l'ôter pendant que je vis tu aurais mieux fait de prendre mon âme avant elle. Quant à toi, tu ne mens pas ! Tu n'abandonneras pas les promesses que tu as faites à nos pères, à Noé, ton serviteur, qui a observé la justice, à Abraham, qui jamais n'a transgressé tes commandements, à Isaac, ton favori, qui tint son cœur pur de toutes souillures, à Jacob, ton saint, que tu as multiplié par la vertu de ton esprit, que toi-même, tu as baptisé du nom d'Israël, à Moïse et à Aron, tes prêtres, qui, dans leur

temps, virent l'Arche du Ciel descendre sur la terre pour qu'elle devint l'héritage des enfants de Jacob, pour que les lois et les commandements auxquels ils obéiraient fussent copiés sur ceux des anges. Et jusqu'ici, ton Arche était restée avec nous; mais nous n'avons pas agi pour le mieux avec elle; et c'est pour cela que tu viens me l'enlever du milieu de nous! Ô Dieu! Ne vois pas notre méchanceté, mais souviens-toi seulement de l'ardeur de la foi, des bonnes actions de nos ancêtres. David mon père s'était mis à bâtir ta Maison Sainte. C'est Toi qui lui as dit: «Tu ne bâtiras pas ma Maison toi-même, mais bien le fils qui sortira de ton rein.» Et comme ta parole ne doit pas être abolie, c'est moi, en effet, qui, avec ton aide, ai bâti ta Demeure. Quand j'ai eu achevé de l'édifier j'y ai fait installer ton Arche d'Alliance. J'ai offert l'holocauste en ton saint nom. Tu accueillais mon holocauste, ta gloire résidait dans ton Temple, et nous, tes peuples, nous étions satisfaits, parce que nous voyions ton honneur en lui. Et voici que, dans la troisième année de l'achèvement du Temple, tu nous as enlevé notre lumière pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres. Malheur à moi! Je pleure sur moi-même. Mon Père David, lève-toi! Pleure avec moi, sur notre Souveraine, car Dieu nous a rejetés! Il a enlevé notre Souveraine de tes enfants. Nous avons abandonné sa Loi et négligé son Commandement. Les prêtres ne faisaient pas leur devoir, nous ne rendions pas la justice aux pauvres; alors nos dos se-

ront exposés aux lances de l'ennemi. Malheur à nous ! Nos enfants et tout ce que nous possédons deviendront un butin pour d'autres. Vieillards et veuves, pleurez ! Vierges, lamentez-vous ! Car notre Patrie est perdue dès maintenant pour nous et pour nos enfants jusqu'à la fin de notre temps. Du moins cette douceur nous reste : si la gloire de la Fille de Sion est détruite, la gloire de la Fille d'Éthiopie a grandi. Hélas ! nous étions les Enfants de la Maison, nous sommes devenus les Enfants du Dehors. Dieu aime la pureté et nos lévites l'ont abandonnée pour la corruption. Nos Prophètes nous avaient prévenus, mais nous n'avons pas écouté leurs avertissements. »

Tandis que Salomon prononçait ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux. Il pleurait à flots.

L'Esprit des Prophètes descendit sur lui et lui dit :

« Pourquoi t'abandonnes-tu ainsi ? Ce qui est advenu est arrivé par la volonté de Dieu. L'Arche n'a pas été donnée à un étranger : elle est aux mains de ton fils, de ton premier-né qui restera sur le trône de ton Père David. Car Dieu avait fait la promesse à ton Père, sans hésitation, en ces termes : « Je placerai sur ton Trône le fruit de ton rein, dans Sion Sainte, mon Arche d'Alliance. Et je le ferai grand, à cause de cette promesse, parmi les Rois du Monde. » Résigne-toi donc et rentre chez toi. Ne désespère jamais dans ton cœur ; mais après que tu te seras consolé pour la raison que je t'ai dite, prononce : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Ensuite un Ange du Seigneur passa au-dessus du Roi et lui dit :

« Tu as bâti la Maison de Dieu... Si tu gardes ses Commandements, si tu n'adores pas d'autres Dieux, elle sera ton espérance, ton appui... Dieu ton père t'aimera. »

Après cela Salomon rentra dans Jérusalem. Là, il pleura avec les vieillards de la ville dans la Maison de Dieu. Le Roi et le Grand Prêtre appuyèrent leurs têtes l'une contre l'autre. Et ils pleurèrent ensemble, à flots, dans le Tabernacle de Sion. Ils restèrent pendant quelques heures comme inanimés.

Après un long temps les Grands d'Israël se levèrent et ils dirent au Roi : « Majesté, ne vous désespérez pas à cause de ce qui est arrivé, car nous avons la foi que Sion reste là où c'est la volonté de Dieu qu'elle aille, de l'instant de son arrivée jusqu'à la minute de son départ. Un jour, dans le temps d'Élie, le Prêtre, elle a été prise par les Philistins. Par sa propre vertu elle nous est revenue d'elle-même. Quand Saül a été vaincu et quand il est mort, ses enfants ont voulu la cacher dans la vallée de Gilboa afin que ton père David ne la prit pas. Or, par la volonté de Dieu, ton Père l'a amenée depuis la ville de Samarie, jusqu'à Jérusalem, en dansant sur ses pieds, en battant des mains devant elle.

À cette heure, tu pleures, parce qu'elle est partie pour le Pays d'Éthiopie ? Souviens-toi que cela est arrivé par la vo-

lonté de Dieu. Si Dieu le veut, elle nous reviendra. Sinon, qu'elle reste où elle est, selon sa volonté. »

Le Roi Salomon répondit et dit :

« Voici ce que je vous réponds : si j'avais été requis moi-même pour porter Sion hors de chez nous, Dieu pouvait exiger ce sacrifice de moi. Vous auriez obéi, vous aussi. Qui de nous aurait pu résister à Dieu, s'il avait plu à sa colère de nous effacer à jamais, de donner notre terre à ces Éthiopiens, et, avec elle, les espérances de notre postérité? Car Dieu règne sur la Terre comme au Ciel; il est le Roi qui ne sera pas détrôné, dans les siècles des siècles... Mais, de nouveau, retournons dans sa Maison. »

Il entra avec eux dans le Saint des Saints. Et ils pleurèrent, et il pleura avec eux Sion Céleste.

Après un long silence le Roi Salomon prit la parole et dit : « Maintenant abandonnons notre deuil, afin que les incirconcis et les païens n'en prennent pas avantage contre nous, disant : « Leur Gloire est a à bas et leur Dieu les a abandonnés. » À dater d'aujourd'hui, ne dites rien de tout cela aux païens ni à aucun étranger. Nous prendrons ces planches de bois, nous les enchâsserons dans l'or pur. Nous les embellirons comme notre Souveraine, Sion. Dessus nous allons graver les paroles de la Loi. Nous avons pour nous, la Jérusalem Libre et Céleste. Et, au-dessus de tout, nous sommes les descendants d'Israël. Si nous obéissons aux Commandements de Dieu, il nous ôtera des mains de nos

ennemis, de tous ceux qui nous haïssent. Mais il nous a affligés et notre tristesse sera pour toujours. »

Les Grands d'Israël répondirent et dirent :

« Que ta volonté soit faite et celle de notre Dieu. Pour nous, nous ne te désobéirons pas, nous ne dirons jamais aux païens, à personne, que Sion a été enlevée de chez nous. »

Tel fut le serment que les Grands d'Israël jurèrent, dans la Maison de Dieu, avec le Roi Salomon.



... La Reine de Saba administrait merveilleusement son Royaume. Sa parole était obéie de tous, elle jouissait d'une gloire de richesse que l'on n'a jamais possédée avant elle, que jamais l'on ne possédera après.

GEORGE BARBIER. *del.*

Chap. X, p. 68.

Il se prosterna devant sa Mère, il dit :
« Ô ma Souveraine, c'est toi qui es la Reine et je ne suis que ton serviteur. Partout commande ce que tu voudras, pour la mort ou pour la vie. Partout où tu m'enverras je serai. »

LOUIS POPINEAU, *del.*

Chap. X, p. 69.



X



QUAND le Roi d'Éthiopie, revenant de Jérusalem, fut parvenu au pays de Ouaqérom, il dépêcha par bateau des messagers à la Reine Makeda. Ses envoyés étant arrivés au terme de leur voyage, contèrent à la Reine toutes les joies qu'ils avaient eues, comment son fils avait été sacré Roi, comment ils amenaient avec eux la Sion Céleste.

Ayant appris cette nouvelle la Reine publia un édit, par tout son Royaume, afin de préparer la réception de son fils, et, plus encore, celle de Sion Céleste, la Table du Dieu d'Israël.

Les Éthiopiens sonnèrent les cornes devant elle. Grands et petits étaient plongés dans l'allégresse. Ils partirent avec elle pour aller au-devant de leur Roi.

Elle parvint dans la province qui est tête du royaume d'Éthiopie, et là, elle organisa, elle-même, toutes les gloires de la réception. Elle amassa des parfums sans nombre, de Ralté jusqu'au Galtèt, d'Alsafu jusqu'à Saba. Elle commanda et elle recueillit tout ce qu'il fallait.

Son fils arrivait par la route d'Azyaba, de Ouaqérom. Il sortit vers Masas et il monta à Bour. Ainsi il parvint dans la Province qui est la tête du Royaume d'Éthiopie, là où la Reine avait bâti sur une montagne la ville que, de son nom, elle nommait Makeda.

Le Roi David rentrait dans le Pays de sa mère avec beaucoup de majesté. Au-dessus du cortège la Reine aperçut l'Arche d'Alliance qui brillait comme le soleil. Quand elle l'eut distinguée elle l'adora, le front contre terre. Elle frappa son sein; elle releva la tête; elle regarda vers le ciel; elle rendit gloire à son Créateur. Ses mains battirent, sa bouche chanta, ses pieds dansèrent, son cœur s'embellit par le plaisir, son âme s'exalta. Comment dire la joie, qui, ce jour-là, fut celle du Pays d'Éthiopie, des grands jusques aux petits, des hommes jusques aux animaux?

Sur la montagne de Makeda, là où il y a de la bonne eau, sur une large étendue, on dressa des tentes aux formes diverses, les longues et les rondes. Pendant ce temps la Reine

faisait tuer des bœufs et des taureaux, au nombre de trente-deux mille.

On avait installé Sion au cœur de la montagne de Makeda. En plus, de ses gardes propres, qui étaient au nombre de trois cents, la Reine fit veiller l'Arche par trois cents porte-glaives. À son fils elle en donna sept cents. On était dans l'admiration de l'éclat et du luxe des vêtements, car, depuis la Mer Aléba jusqu'à Asséfa, la Reine de Saba administrait merveilleusement son Royaume. Sa parole était obéie de tous, elle jouissait d'une gloire de richesse que l'on n'a jamais possédée avant elle, que jamais l'on ne possédera après. Et ce que le Roi Salomon était à Jérusalem, la Reine Makeda l'était en Éthiopie. À eux deux furent accordées toute Science, toute gloire, toute richesse, toute grâce, la connaissance de ce qui est, la beauté du langage et des pensées.

Dans le troisième jour des fêtes, la Reine donna à son fils des chevaux choisis pour la guerre, de ceux qui enlèvent le camp de l'adversaire et qui piétinent son pays.

Dans le troisième jour des fêtes, la Reine donna à son Fils des chevaux choisis pour la guerre, de ceux qui enlèvent le camp de l'adversaire et qui piétinent son Pays.

MICHEL ENGUEDA-WORK, *del.*

Chap. X, p 68.



Il y en avait soixante-dix-sept mille, plus sept mille sept cents juments, trois cents mules, trois cents mulets, des vêtements uniquement précieux, de l'or et de l'argent dans la mesure de Gomor, et quantité de cette mesure que l'on nomme « koros », chaque fois six et sept. Elle lui fit largesse de tout cela, selon la Loi. Et comme elle voulait encore lui donner son Trône elle dit à ses officiers :

« Prêtez serment par l'Arche Sainte que vous ne sacrez plus des femmes pour les élever sur le Trône du Royaume d'Éthiopie, mais uniquement des mâles, descendants de David, fils de Salomon, le Roi. »

Tous les Grands de la Maison Royale prêtèrent le serment, et, après eux, les officiers, les conseillers, les intendants. Ils jurèrent, entre les mains d'Azaryas, d'Elmeyas, des Grands Prêtres et des Chefs des Diacres. Ils décidèrent de renouveler le sacre. En attendant les Enfants d'Israël, assistés de David, leur Roi, fixèrent la Loi Nouvelle dans la Tente des Témoignages. Le règne fut renouvelé, le cœur des hommes fut éclairé par la vue de Sion. Les Éthiopiens jurèrent d'abandonner leurs idoles, d'adorer le vrai Dieu qui les a créés. Ils rejetèrent toutes les œuvres du passé afin de professer la justice, la droiture et tout ce que Dieu aime.

Ayant donné le Royaume d'Éthiopie à son fils, fils de Salomon, Roi d'Israël, la Reine Makeda lui dit :

« Prends. Je te donne ce Royaume. Je te sacre, toi que Dieu déjà a sacré. Je choisis Celui que Dieu a choisi, Celui

qui soutiendra la Tente de Dieu. J'aime Celui en qui Dieu a aimé le Serviteur de la Loi. J'élève celui que Dieu a élevé, Celui qui nourrira les vieillards. J'honore Celui que Dieu a honoré et qui donnera des aliments aux orphelins. »

Le Roi se leva avec ses vêtements d'apparat.

Il se prosterna devant sa mère, il dit :

« Ô ma Souveraine, c'est toi qui es la Reine et je ne suis que ton serviteur. Partout commande ce que tu voudras, pour la mort ou pour la vie. Partout où tu m'enverras je serai. Tes commandements je les exécuterai tous. Tu es la tête, moi les pieds, la maîtresse, moi l'esclave. Tout sera par ta parole, à ton ordre, nul ne désobéira, ta volonté entière je la ferai. Prie seulement sur moi afin que le Dieu d'Israël m'épargne sa colère. On m'a dit qu'il me serait sévère si je n'accomplissais pas sa volonté, si je n'embellissais pas Sion, asile de sa gloire. En effet, l'Ange de sa Force qui nous a conduits jusqu'ici ne se sépare jamais de Sion, et il nous surveille nous-mêmes, perpétuellement. Écoute donc, ô ma Souveraine, ce qu'il convient que nous fassions, moi et ceux qui viendront après moi, afin d'obéir à Dieu, de conserver parmi nous son Arche, et d'être, ainsi, protégés contre les entreprises de nos adversaires. Nous avons apporté avec nous en même temps que les commandements de Dieu la Loi Écrite du Royaume. Le Grand Prêtre Sadoq nous l'a dictée, le jour où il m'a oint, avec l'huile du sacre, dans la Maison Sainte de Dieu. Il tenait dans ses mains la

corne d'huile parfumée d'où coulent la Prêtrise et la Royauté. Il faisait selon le rite. Le même jour il a oint Azaryas pour le Sacerdoce, moi pour le Trône, Elmeyas pour qu'il fût la Bouche de Dieu, c'est-à-dire le Gardien de la Loi, le Gardien du Temple, par conséquent le Gardien de Sion, l'Oreille du Roi dans toutes les routes de la sainteté. On m'a dit que je ne devais rien faire sans prendre l'avis de ces deux Oints. J'étais debout devant le Roi, en face de tous les Grands de la Maison d'Israël. Et le peuple entier entendait ce que nous recommandait le Grand Prêtre Sadoq. Aussitôt la Trompette d'Airain a sonné, les harpes ont chanté avec les luths et les guitares. Des cris de joie se sont élevés, que l'on a entendus jusqu'aux portes de Jérusalem. Comment pourrais-je vous raconter, à vous autres, qui êtes restés ici, ce qui s'est passé là-bas? À nous, il nous a semblé que la Terre s'émouvait jusque dans son fondement, que le Ciel tonnait au-dessus de nos têtes. Nos cœurs et nos genoux tremblaient. Et quand le calme est revenu, le Prêtre qui nous commandait s'est levé avec la crainte de Dieu, avec des larmes sur son visage. Nos entrailles étaient émues, nos larmes, à nous aussi, coulaient, comme l'eau sur notre poitrine. Cela est vrai, sans mensonge : quand la Loi nous a été donnée, Dieu était présent ! Et maintenant, ô ma Souveraine, écoute ce que vont te dire les Fils des Forts d'Israël. Ils ont apporté avec eux la Loi et le Code de Justice qui ont été écrits en présence du Roi Salomon, et qui nous ont

été donnés pour que nous ne nous égarions ni à droite ni à gauche, dans le chemin où il nous a été commandé de marcher. »

Aussitôt Azaryas et Elmeyas produisirent le Livre où ces Commandements de Dieu avaient été écrits en présence du Roi Salomon. Ils les lurent devant la Reine Makeda, devant les Grands d'Israël. Et quand ces paroles eurent résonné, grands et petits, tous ceux qui étaient sur la place, se prosternèrent devant Dieu. Ils adorèrent Dieu qui venait de leur faire entendre son commandement, afin que, désormais, la justice fût distribuée en son nom. Ils lui rendirent hommage. Et tous les Éthiopiens qui se trouvaient là furent transportés d'allégresse.

Et la Reine dit à son fils :

« Mon Fils, Dieu t'a donné la droiture du cœur. Marche avec elle. Ne t'écarte pas de ton chemin. Aime ton Dieu : il est miséricordieux pour ceux qui sont doux ; par son commandement on connaît sa route, par le ton de son langage on connaît sa bonté. »

Elle tourna son visage vers Azaryas, vers Elmeyas, tous les Forts d'Israël et elle leur dit :

« Vous, gardez mon Fils. Enseignez-lui les routes de l'amour de Dieu et de l'honneur de notre Souveraine, Sion. Instruisez-nous plus exactement afin que nous et notre postérité, dans la suite des siècles, nous n'osions pas ce qui est contraire à la Loi, mais que, bien au contraire, nous mé-

ritions d'être bénis, en faisant ce qui plaît à Dieu, ce qui lui donne le goût d'habiter parmi nous. Pour toi, mon Fils, écoute la parole de tes aïeux, laisse-toi conduire par leurs conseils. Que l'amour du vin et des femmes ne trouble pas ton esprit. Ne t'enorgueillis pas de tes vêtements précieux, des harnachements de tes chevaux, de la vue des outils de guerre qui marchent devant toi et derrière toi. Que ton espérance soit en Dieu, en Sion, qui est la loi de ton Créateur. Alors tu triompheras de ton adversaire ; tes ennemis, de près et de loin, seront foudroyés par ton apparition, et, sur la terre, ta postérité se multipliera. »

Les Fils des Forts répondirent d'une seule voix :

« Vous êtes notre Souveraine, et nous sommes avec vous, pour toujours. Notre pensée ne se détachera pas de notre Seigneur le Roi. Nos livres nous l'ordonnent et le Dieu d'Israël sera son soutien. Qu'il écoute les conseils de sa Mère, qu'il suive la route de bonté qu'elle lui montre, car il ne se peut rencontrer dans notre temps quelqu'un qui égale en intelligence sa Mère et lui-même. Pour vous, ô Reine, souvenez-vous que vous avez été la cause de notre venue ici, avec Sion l'Arche d'Alliance de Dieu. Vous nous avez amenés, comme on conduit les chameaux chargés de biens précieux, par une corde mince, attachée à leurs naseaux. Et, maintenant que nous sommes venus, ne nous abandonnez pas, ne nous considérez pas comme des étrangers sans parents, mais traitez-nous comme vos serviteurs qui lavent

vos pieds ; car, si nous mourons et si nous vivons, nous serons avec vous. Et nous n'avons plus d'espérance dans notre Pays où nous sommes nés. Nous n'avons plus de foi qu'en vous et dans notre Souveraine, Sion, Sainte, Céleste, Demeure de la Gloire de Dieu. »

La Reine répondit et leur dit :

« Que parlez-vous de serviteurs ? Non ! Nous vous traiterons comme des frères et comme les Maîtres de la Doctrine. Car vous êtes pour nous les Gardiens de la Loi de Dieu, les Guides dans les Commandements du Dieu d'Israël, les Hommes de Sa Maison, les Gardiens de Notre Mère Sion. En suivant vos pas nous nous éloignerons du Mal, qui déplaît à Dieu, nous nous rapprocherons du Bien, qu'il aime. Seulement prêchez tout ce peuple. Enseignez-lui le Verbe de la Sagesse, car il ne le connaît pas. Il l'a entendu aujourd'hui pour la première fois. Or, la Sagesse et la Science éclairent comme le Soleil ceux qui ont de la raison. Quant à moi, je ne suis pas assez entrée dans l'eau de la Science, car elle est douce comme du miel, elle rafraîchit mieux que du vin. Elle rassasie, elle inspire de la Sagesse ; elle se contente par elle-même ; elle baigne d'une sueur bien-faisante, comme celle qui monte au front du coureur, et soulage celui qui a porté un fardeau lourd dans la montée d'un pays chaud. C'est pourquoi les Sages et les Prophètes, lorsque leurs cœurs se sont ouverts à la profession de la Sagesse, n'ont redouté ni le Roi, ni sa Majesté, ni sa Grandeur,

si cet Oint était en dehors de la route de Dieu. Pour moi, je te prie, Seigneur d'Israël, Saint des Saints ! Donne-moi la Science ! Fais que je la suive, que je ne me détache jamais d'elle ! Donne-la-moi, qu'elle me soit mon soutien contre les chutes ! Donne-la-moi, comme une aile qui me fasse voler dans l'air ! Donne-la-moi, comme une colonne qui empêche mon écroulement ! Donne-la-moi, comme une forteresse où je ne serai pas enlevée ! Donne-la-moi, comme une chaussure qui me protège contre les pierres ! Donne-la-moi, pour qu'elle me sauve du péril d'être engloutie ! Donne-la-moi, pour que je me fortifie, au lieu de m'affaiblir ! Donne-la-moi, pour que j'habite dans sa paix, pour que je sois rassasiée à sa table, sans lassitude, pour qu'elle soit le breuvage qui n'apaise jamais complètement ma soif ! Je me suis fatiguée à la suivre et je ne suis pas tombée. Je suis tombée pour l'amour d'elle et je ne me suis pas perdue ! Je suis descendue dans la grande mer : j'ai pris la perle dans la profondeur de son abîme et je m'en suis enrichie. Je suis tombée en elle comme l'ancre de fer qui retient les navires, qui les oblige à passer la nuit sur les profondeurs du large. J'ai dormi en rêvant dans le sein de l'abîme. J'ai vu en songe une Étoile qui s'abritait dans mon sein ; je l'ai prise avec adoration : je l'ai exposée au soleil pour qu'il la fortifiât et je ne la laisserai pas échapper de mes mains à travers les siècles. Mais, éclairée par ses rayons, par l'échelle des cordages je suis montée au sommet du mât, je suis entrée à

pleines voiles dans le Port de la Science. J'ai puisé l'eau de la Sagesse, j'ai été inondée de la flamme et de la chaleur de l'Étoile qui me guidait. J'ai pris mon espérance en elle. J'ai été sauvée par mon espoir. Et ce n'est pas moi seule qui ai trouvé le salut en elle. Ce sont tous ceux qui voudront mettre le pied dans les traces de la Science, les gens de mon Pays, tous ceux du Royaume d'Éthiopie, avec eux, les païens qui nous entourent ; car, en Sion, Dieu nous a donné ses promesses de postérité, une demeure dans Jérusalem. Nous sommes venus au partage avec ceux que Dieu avait élus, les Fils de Jacob. Le Seigneur a voulu que sa Maison fût parmi nous ; ceux qu'il avait appelés d'abord sont tombés, et nous, nous sommes droits. Nous serons honorés et aimés jusqu'à la consommation des siècles. Mais, pour cela, il faut que vous tous, mes Officiers, vous m'écoutez, et que vous méditez les paroles que ma bouche prononce. Désormais vous devez aimer la droiture, haïr le mensonge. La droiture est âme de justice, le mensonge tête d'iniquité. Ne tirez plus au sort comme vous faisiez autrefois, car Dieu est avec vous et la Demeure de sa Gloire est au milieu de vous. Vous êtes maintenant les Gens de sa Maison. Abandonnez donc dès aujourd'hui vos anciennes coutumes d'orgueil, de sorcelleries, de magies, d'empoisonnements, de maléfices. Et si, désormais, quelqu'un d'entre vous est surpris dans la pratique des erreurs anciennes, pillez sa maison, condamnez-le dans

sa personne, dans sa femme, dans ses enfants et dans ses biens. »

Elle dit à Azaryas :

« Parle donc, toi aussi, et annonce-nous tout ce que notre Souveraine désire de son Roi Céleste :

Azaryas se leva et dit à la Reine :

— Ô Notre Souveraine, je le dis en vérité, nul n'égale la Science, la Sagesse que Dieu t'a données, qui nous ont amenés dans ce pays, en compagnie de Mon Seigneur le Roi, et de Notre Reine Céleste, Sion Sainte. Nous et nos pères nous disions : « Dieu n'a élu sur la terre que la Maison de Jacob; il l'a multipliée toute seule; il nous a aimés uniquement; c'est lui qui a sacré notre Roi; il a fait de nous les Hommes de sa Maison, les instruments de la gloire de son Arche d'Alliance; le Pays qu'il a choisi c'est le nôtre... » Mais, maintenant, nous voyons une terre admirable, la Terre d'Éthiopie, meilleure que la Terre de Juda. Et depuis que nous sommes arrivés dans votre cher pays tout ce que nous y avons trouvé est bon. Votre eau est bonne, vous la donnez sans payer. L'air et le vent ne blessent pas. Les rayons de miel sont fréquents, comme la terre mouillée dans une plaine. Les animaux sont nombreux comme le sable de la mer. De tout ce que nous avons vu, rien n'est mauvais, de tout ce que nous avons entendu, rien qui choque, de ce que nous avons touché de nos mains, goûté de notre bouche, rien qui ne plaise. Seulement il y a une

chose que l'on aperçoit tout d'abord : vous êtes noirs de visage, et ce que je dis là c'est parce que je le vois. Mais si Dieu éclaire vos cœurs vous n'avez pas lieu de vous en affliger. Il faut donc que vous vous éloigniez des cadavres des animaux et du sang de la femme, de l'adultère, de tout ce que Dieu hait, afin que nous ayons, nous autres, de la joie à vous contempler, vivants, comme il convient, dans la crainte de Dieu, et soumis à sa parole. C'est Dieu, en effet, qui a dicté notre devoir à nos pères par la bouche de Moïse quand il a dit : — « Commande à tous, afin qu'ils observent ma Loi et mon Code, et ne s'éloignent ni à gauche, ni à droite, de ce que nous vous commandons aujourd'hui. » Et, maintenant, adorez le Dieu Saint d'Israël. Faites sa volonté, car ce Dieu qui nous a tous créés a rejeté ses Enfants de Jérusalem et c'est vous qu'il a élus. Voici ce que j'ai à vous dire de sa part : ne vous opprimez pas les uns les autres, ne prenez pas l'argent de votre prochain, ne médisez pas de lui, n'ayez ni querelle ni dispute. Si un animal ou quelque chose qui est du bien de votre prochain tombe en vos mains, n'en disposez pas jusqu'à ce que ce maître soit retrouvé. Alors rendez-le-lui. Si celui qui possédait ne peut être retrouvé, gardez ce bien jusqu'à ce que son maître soit découvert. Si le bien de votre prochain tombe dans le fossé, dans le puits, dans le ravin, dans l'abîme, ne passez pas sans en avertir son maître, sans l'aider à sauver ce qui lui appartient. Si quelqu'un creuse un puits, s'il commence une

construction, qu'il ne les abandonne pas sans les avoir fermés et entourés d'une haie. Si vous rencontrez quelqu'un qui porte un fardeau lourd et qui a laissé tomber sa charge, ne le dépassez pas sans l'avoir aidé à la relever : il est votre frère. Ne corrompez pas la justice qui est due au pauvre ou à l'orphelin. Ne jugez pas les plaideurs sur leur mine ; ne recevez pas des présents qui flétriraient votre justice et paieraient le faux témoignage. Ne faites pas cuire le veau dans le lait de sa mère. Si vous trouvez dans votre champ un oiseau avec ses petits, ne le détruisez pas, mais soignez sa couvée pour que, sur la terre, votre postérité soit bénie. Quand vous moissonnez vos champs, ne ramassez pas les épis qui tomberont de vos mains. Si vous avez oublié quelques gerbes ne retournez pas les chercher ; laissez-les aux pauvres de votre pays, afin que Dieu bénisse les fruits de votre terre. Ne mêlez pas de méchanceté à vos paroles, afin d'échapper vous-même aux malédictions de la Loi que Dieu vous a donnée. En effet, il y est écrit : « Celui qui égarrera un aveugle sera maudit ; celui qui insultera un sourd, sera maudit ; celui qui frappera son ami ou qui le dupera, sera maudit ; celui qui versera le sang d'un innocent, sera maudit ; celui qui désobéira à son père et à sa mère, sera maudit ; celui qui fabriquera des idoles et des statues, celui qui les introduira dans la maison, celui qui les cachera, celui qui les adorera, sera maudit. Ceux qui ne croiront pas que le Seigneur Dieu a créé le Ciel et la Terre, qu'il

a fait Adam à sa ressemblance, qu'il lui a donné pouvoir sur toute la Création, et que, nous tous, nous sommes les créatures de ce Dieu, qu'il soit maudit. De même, celui qui se sera approché des animaux; celui qui se sera uni aux hommes. Mais, par-dessus tout, n'adorez pas les idoles, car votre Seigneur est jaloux. Il élève sa face contre ceux qui l'abandonnent jusqu'à ce qu'il ait effacé leur vie de dessus la Terre et fait périr leur souvenir dans l'Éternité. Heureux au contraire ceux qui écoutent la Parole de Dieu, qui la gardent, qui l'exécutent. Éloignez-vous de la route de ceux qui font le Mal, afin que vous, les Enfants de Dieu, vous ne soyez pas frappés du bâton qui frappera les autres, comme dit le Roi David, l'aïeul de notre Roi. Car Dieu ne laissera pas tomber le bâton qui corrige le Pécheur sur le dos du Juste. Mais, s'il voit que celui qui garde sa Parole, instruit son ami dans la Vérité, il donnera à chacun de ces deux-là, deux mesures de sa grâce pour une, et ainsi ils en auront quatre au lieu de deux. Sachez, enfin, que vous serez heureux si vous prêtez votre argent sans intérêt, sous la forme de l'aide et non de l'emprunt.» Pour vous, Notre Souveraine, nous voyons, une fois de plus, que votre Sagesse est bienfaisante. Il n'y a personne qui soit comme vous : votre gloire n'est pas celle d'une femme, mais le discernement de votre cœur dépasse la pensée des hommes. Nul n'atteint la profondeur de votre Science sinon notre Seigneur, le Roi Salomon. Et même votre intelligence dé-

passé la sienne, puisque vous avez su attirer ici les Fils des Forts d'Israël et l'Arche de Dieu. Éclairée par la lumière de votre intelligence vous avez détruit chez vous la Maison des Idoles ; vous avez effacé leurs figures ; vous avez purifié votre peuple de toutes souillures. Votre nom avait été préparé par Dieu. Ne vous nommait-on pas « Makeda », ce qui signifie : « Pas ainsi ! » Vous regarderez vos peuples pour y découvrir ce qu'ils font contre le désir de Dieu, et vous leur direz : « Pas ainsi ! Voici la Voie Droite dans laquelle vous devez marcher. Ce n'est pas ainsi que l'on s'introduit devant le Soleil ! L'adoration n'appartient qu'à Dieu ! Ce n'est pas ainsi que l'on interroge les magies ! Il faut espérer en Dieu, c'est le Bien. Ce n'est pas ainsi que l'on sert les idoles, mais il faut chercher appui sur le sein du Dieu d'Israël. Ce n'est pas ainsi que l'on sacrifie aux pierres et aux arbres ! Le sacrifice est dû à Dieu seul. » Vous direz encore : — « Ne mettez pas votre confiance dans les signes des oiseaux mais ayez foi dans votre Créateur et dans lui seul. » Or, à présent, vous avez fait, vous, le choix de la Sagesse. Elle est votre mère. Vous l'avez cherchée et elle est devenue votre trésor. Vous vous êtes appuyée sur elle et elle est devenue votre forteresse. Vous l'avez désirée et elle vous a élevée au-dessus des autres. Vous l'avez aimée d'amour et elle vous a embrasée. Vous étiez dans la mélancolie, elle vous a exaltée de joie pour l'éternité. Et tout cela a été fait de la part de Dieu, car l'intelligence, la Sagesse et la Science sont Dieu lui-

même. Le début de cette Sagesse est la Crainte de Dieu ; les Bons Conseils, l'Aumône et le Pardon sont son couronnement pour l'Éternité. Ô Notre Maîtresse, voilà tous les dons que vous avez reçus de la part du Dieu d'Israël, du Saint des Saints, de Celui qui sonde les cœurs et qui fait de la lumière dans l'âme des hommes. Tout est par sa volonté. C'est lui qui a voulu que Sion vint dans le Pays de l'Éthiopie, qu'elle fût le guide de David, notre Roi, qui aime Dieu, qui soutiendra la Tente de Dieu, qui veut être l'intendant de sa Demeure glorieuse. »

Après cela Azaryas dit :

« Préparez les pompes d'honneur et allons vers Sion. Là, nous renouvellerons le sacre de Mon Seigneur David. »

Il apporta l'huile de la Royauté. Il en remplit la corne, et, étant entré dans Sion, il oignit le Fils du Sage avec le parfum de l'huile odorante qui confère la Royauté.

Aussitôt les cornes résonnèrent ; avec elles, les tambours, les harpes, les luths, tous les instruments de joie. Et tous les gens d'Éthiopie se livraient au plaisir, les hommes comme les enfants, aux parades de chevaux, aux jeux des boucliers et des lances.

Azaryas avait choisi six mille vierges au visage noir pour que selon la Loi, elles fussent les Filles de Sion. Elles accompagnèrent le Roi quand il monta sur son Trône, selon le rite, afin de tenir dans la Maison Royale le repas du matin et le banquet du soir.

Ainsi fut renouvelé le sacre de David, fils de Salomon, Roi d'Israël, dans le pays de la Reine Makeda, sous la Tente de l'Arche qui avait donné leur Loi aux Rois d'Éthiopie.

Et quand tout eut été consommé, selon les rites, dont on avait vu l'exemple à Jérusalem dans la Maison de Sion, on donna la Loi aux Élus du Royaume. On la donna à ceux qui vivent dans l'entourage du Roi, à ceux qui gouvernent à l'extérieur. On la donna aux peuples qui sont dans les îles, à toutes les provinces, aux dépendances des provinces, à leurs habitants, aux étrangers des frontières. Ainsi tout fut réglé.

Et les limites des Provinces du Royaume d'Éthiopie étaient ainsi :

Vers l'orient le premier de ses apanages était Gaza, dans la Judée, dépendance de Jérusalem ; il s'élevait vers la mer d'Arabo ; il longeait cette mer jusqu'au Liba et jusqu'à Saba. Il descendait jusqu'à Bississe et à Asnet. Il montait au pays des nègres qui vont nus. Il s'enfonçait dans le Pays de Ké-béréneouonion, jusqu'à la Maison des Ténèbres, c'est-à-dire jusqu'au coucher du Soleil.

Azaryas avait choisi six mille vierges au visage noir pour que, selon la Loi, elles fussent les Filles de Sion. Elles accompagnèrent le Roi quand il monta sur son Trône, selon le rite, afin de tenir dans la Maison Royale le repas du matin et le banquet du soir.

MICHEL ENGUEDA-WORK, *del.*

Chap. X, p. 78.



Sa pointe atteignait Fénéel et le Sofala ; elle s'approchait du voisinage du Paradis Terrestre, là où il y a du pâturage et beaucoup d'animaux. Et dans le Finekenet il montait jusqu'à Zaoul. Il dépassait la Mer de l'Inde, il poussait jusqu'à la mer de Tercès. Sa sortie était dans le pays de Medyam jusqu'à ce qu'il rejoignit le pays de Gaza. Ainsi la limite revenait là où elle avait commencé.

Tel fut le Royaume du Roi d'Éthiopie, pour lui et pour ses descendants, dans l'Éternité.

Achevé de traduire à Addis-Ababâ.

Le 21 juin 1904.



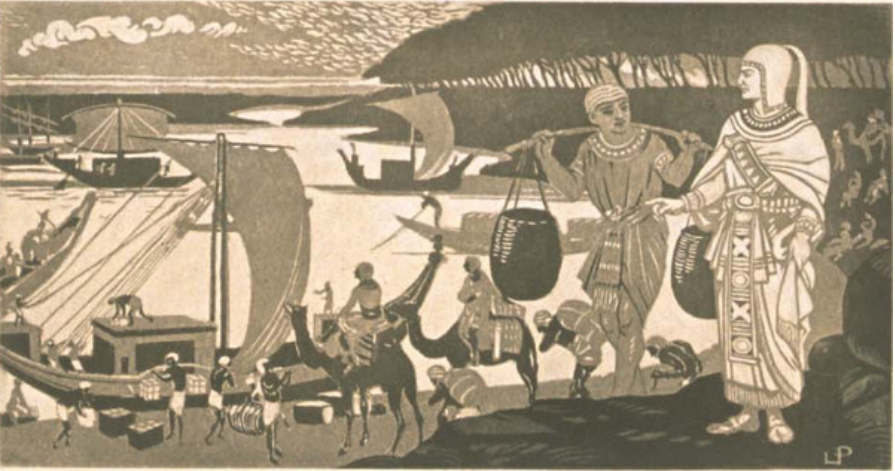


TABLE DES ILLUSTRATIONS

... «La Reine de Saba administrait merveilleusement son Royaume. Sa parole était obéie de tous, elle jouissait d'une gloire de richesse que l'on n'a jamais possédée avant elle, que jamais l'on ne possédera après» (chap. X, p. 68). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs. Frontispice.

PRÉFACE. – EN-TÊTE. –...«Salomon avait dressé pour elle un trône recouvert de tapis de soie, ourlés de franges d'or, d'argent, de perles et de brillants. Il avait fait répandre en ce lieu toutes les espèces de parfums, c'est-à-dire la myrrhe, le galbanum, l'encens. Quand on entrait là, on était rassasié sans manger à cause de l'odeur de ces parfums» (chap. III, p. 12). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

I. – EN-TÊTE. —...« Tamrin contait ces choses à sa Reine chaque matin. Il expliquait l'organisation de la Maison de Salomon, la conduite de ses serviteurs et de ses servantes, les détails des invitations aux festins » (chap. I, p. 3). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Il y avait un homme intelligent, Chef des Commerçants de Makeda. Il s'appelait Tamrin. Il chargeait cinq cent vingt chameaux et possédait soixante-quinze boutres » (chap. I, p. 1). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

II. – EN-TÊTE. —...« La Reine Makeda arriva à Jérusalem et elle offrit au Roi en présent beaucoup de choses qu'il désirait. Et lui, de son côté, il l'honora. Et elle était contente » (chap. II, p. 5). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Il allait chez elle et il se confessait. Et elle aussi, elle allait chez lui, et elle se confessait à lui. D'heure en heure, elle connaissait mieux sa science, sa justice, sa gloire, sa beauté et sa douceur. Elle enfermait ces choses dans son cœur. Elle méditait dans sa pensée » (chap. II, p. 5 et 6). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs.

HORS TEXTE. —... « Pendant que Salomon disait ces paroles à la Reine, il vit un serviteur qui passait devant eux. Cet homme portait du bois sur sa tête, sur son cou du foin, de l'eau et sa nourriture. Ses sandales étaient accrochées à ses reins; ses mains élevées tenaient le bois; la sueur coulait de lui comme des gouttes de pluie; et l'eau qu'il portait pour sa soif ruisselait le long de ses jambes, jusque sur ses talons » (chap. II, p. 7). – Par MICHEL ENGUEDA-WORK.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

III. – EN-TÊTE. —...« Or Salomon fit servir à Makeda un repas préparé tout exprès pour elle afin de lui donner la soif. On y avait prodigué le poivre. On ne lui avait servi qu'une boisson aigre » (chap. III, p. 12). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —... « Elle descendit de son lit, elle marcha sans bruit, elle éleva dans ses mains le vase d'eau pure » (chap. III, p. 14). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

IV. – EN-TÊTE. —...« Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année il avait appris la manœuvre de la guerre, l'exercice des chevaux, la chasse aux bêtes féroces, toute la loi des jeunes gens » (chap. IV, p. 18). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

V. – EN-TÊTE. —...« Et il fut accueilli dans la province de sa Mère avec beaucoup de gloire, de salutations, de visites et de présents. Aussi bien, en le voyant, les habitants de ce pays crurent-ils qu'ils avaient devant eux Salomon, le Roi. Ils se prosternèrent à ses pieds » (chap. V, p. 21). – Par LOUIS POPINEAU.

Lettre Ornée, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Enfin le fils de Jodahé introduisit Baina-Lekhem chez Salomon. Et quand le Roi eut vu le jeune homme il se leva, il dégrafa son manteau, il le serra dans ses bras, il le pressa sur sa poitrine, il embrassa sa bouche, son front et ses yeux » (chap. V, p. 25). – Par MICHEL ENGUEDA-WORK.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

VI. – EN-TÊTE. —...« Tu vaincras les nations barbares et elles adoreront ta puissance. Tu gouverneras beaucoup de peuples, et personne ne te commandera » (chap. VI, p. 34). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Alors le Roi Salomon s'adressa au Grand Prêtre Sadoq, et il lui commanda :

« Dis-lui et enseigne-lui la Justice ainsi que la Loi de Dieu, pour qu'il la garde bien, là-bas » (chap. VI, p. 33). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

VII – EN-TÊTE. —...« Il fit largesse des animaux que son Fils devait sacrifier en offrande à Dieu : dix mille taureaux, dix mille bœufs et vaches, dix mille moutons, dix mille chevreaux et des animaux sauvages qu'il est permis de manger, dix de chaque espèce » (chap. VII, p. 43). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« L'Ange réveilla Azaryas et lui dit :

« Lève-toi. Ne tremble pas Prends courage. » (chap. VI, p. 44). – Par GEORGE BARBIER, fac-similé en couleurs.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

VIII. – EN-TÊTE. —...« Et ils se remirent en route, comme avant.

« Les Égyptiens les accompagnèrent. Ils s'inclinaient à la vue de l'Arche d'Alliance, qui s'avancait, prompte comme un soleil dans le ciel, qui passait, rapide comme une ombre » (chap. VIII, p. 54). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Quand Sion se fut approchée de ce rivage dans un cortège de chants, de musiques et de harpes, la mer la reçut avec

les siens et les balança sur sa vague » (chap. VIII, p. 54). – Par MICHEL ENGUEDA-WORK.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

IX. – EN-TÊTE. —...« Il avait envoyé en avant des éclaireurs à cheval pour qu'ils découvrirent les pillards et revinssent l'informer » (chap. IX, p. 59). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Et les Dieux de mon Roi et les Palais de ses Dieux se sont écroulés de même » (chap. IX, p. 61). – Par MICHEL ENGUEDA-WORK.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

X. – EN-TÊTE. —...« Il se prosterna devant sa Mère, il dit :

« Ô ma Souveraine, c'est toi qui es la Reine et je ne suis que ton serviteur. Partout commande ce que tu voudras, pour la mort ou pour la vie. Partout où tu m'enverras je serai. » (chap. X, p. 69). – Par LOUIS POPINEAU.

LETTRE ORNÉE, par LOUIS POPINEAU.

HORS TEXTE. —...« Dans le troisième jour des fêtes, la Reine donna à son Fils des chevaux choisis pour la guerre, de ceux qui enlèvent le camp de l'adversaire et qui piétinent son pays » (chap. X, p. 68). – Par MICHEL ENGUEDA-WORK.

HORS TEXTE. —...« Azaryas avait choisi six mille vierges au visage noir pour que, selon la Loi, elles fussent les Filles de Sion. Elles accompagnèrent le Roi quand il monta sur son Trône, selon le rite, afin de tenir dans la Maison Royale le repas du matin et le banquet du soir » (chap. X, p. 78). – Par MICHEL ENGUEDA-WORK.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

TABLES. – EN-TÊTE. —...« Elle prépara tout ce qui était indispensable pour le voyage, et aussi des présents pour Salomon » (chap. I, p. 3). – Par LOUIS POPINEAU.

CUL-DE-LAMPE, par LOUIS POPINEAU.

